Valorisation du patrimoine linguistique dans l'Arc Alpin à travers l'étude de la conscience linguistique

MOUTON
Léa

Sous la direction de DEPAU Giovanni

Laboratoire : GIPSA-lab

UFR LLASIC
Département Sciences du Langage
Section Recherche - Linguistique

Mémoire de master 1 recherche - 21 crédits

Spécialité ou Parcours : Recherche - Linguistique

Année universitaire 2015-2016

Valorisation du patrimoine linguistique dans l'Arc Alpin à travers l'étude de la conscience linguistique

MOUTON
Léa

Sous la direction de DEPAU Giovanni

Laboratoire : GIPSA-lab

UFR LLASIC
Département Sciences du Langage
Section Recherche - Linguistique

Mémoire de master 1 recherche - 21 crédits

Spécialité ou Parcours : Recherche - Linguistique

Année universitaire 2015-2016

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont aidée dans la réalisation de ce mémoire.

Je remercie tout d'abord Giovanni Depau qui en tant que directeur de mémoire m'a guidée dans la conduite de ce travail. Je le remercie de m'avoir initiée à la pratique de terrain, pour son aide et ses conseils pour trouver des solutions, ainsi que pour le temps qu'il m'a consacré.

Je remercie tout particulièrement Maurice, notre locuteur du francoprovençal, qui s'est rendu disponible pour répondre à nos questions. Son précieux témoignage nous a permis de développer notre réflexion et d'avancer dans notre recherche.

Je remercie mes proches qui m'ont encouragée et épaulée de près ou de loin pendant la rédaction de ce mémoire. Je les remercie d'avoir accepté de relire mon mémoire tout en m'apportant des suggestions et leur avis critique.

Enfin, un clin d'œil à mes camarades de classes pour leur bonne humeur et notre entre-aide les uns envers les autres tout au long de l'année.

UNIVERSITÉ Grenoble Alpes

Déclaration anti-plagiat
Document **à scanner** après signature
et **à intégrer** au mémoire électronique

DÉCLARATION

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : MOUTON

PRENOM : Léa

DATE : 01/05/2016

SIGNATURE : [redacted]

Sommaire

Introduction 6

1. CHAPITRE 1. ETAT DE L'ART 9

1.1. HISTORIQUE DU FRANCOPROVENÇAL 10

1.2. DELIMITATION GEOGRAPHIQUE ET DEFINITION DU FRANCOPROVENÇAL 12

1.3. UNE LANGUE EN DANGER 17

2. CHAPITRE 2. METHODOLOGIE 21

2.1. UN PROJET DE VALORISATION 21

2.2. UN STAGE DE RECHERCHE QUI S'EST FAIT EN CONTINUITE 21

2.3. LA CONSTRUCTION DE NOTRE PROTOCOLE DEFINITIF 23

3. CHAPITRE 3. ANALYSE DE L'ENTRETIEN 33

3.1. BIOGRAPHIE LANGAGIERE 33

3.2. EMERGENCE D'UNE CONSTRUCTION DE SA CONSCIENCE LINGUISTIQUE A TRAVERS LA PROPOSITION D'ENONCES A COMMENTER 44

3.3. DISCUSSION DES RESULTATS 51

Conclusion 55

Introduction

Ce mémoire s'inscrit dans le cadre d'un projet de politique de valorisation des langues régionales parlées dans la région Rhône-Alpes. Notre recherche porte plus précisément sur une étude de la formation de la conscience linguistique d'un locuteur d'une langue qu'il n'utilise plus au quotidien, en l'occurrence le francoprovençal.

Depuis quelques années, les linguistes prennent conscience d'un besoin urgent de développer des politiques de vitalité face aux langues en danger parlées dans le monde. En France, depuis 2009, la région Rhône-Alpes souhaite apporter un soutien important aux parlers francoprovençaux et à l'occitan pour la survie des langues régionales (Bert & Martin, 2012).

L'Université Stendhal et plus particulièrement le Centre de Dialectologie de l'Université de Grenoble, aujourd'hui intégré au laboratoire GIPSA-lab depuis 2007, UMR 5216, montre une forte tradition dans l'étude des langues locales. En effet, en lien avec la question de l'archivage et de la revitalisation du patrimoine culturel matériel et immatériel énoncée par l'étude Francoprovençal-Occitan-Rhône-Alpes (FORA) menée en 2009 (Bert & Costa, 2009), le Centre de Dialectologie de Grenoble a récupéré des bandes sonores conservées par le Musée Dauphinois dans le but de les numériser pour ensuite les mettre plus facilement à disposition des chercheures, mais aussi à des personnes souhaitant connaître, entendre ou apprendre le francoprovençal, en particulier à destination de la population rhônalpine. Une partie de ces enregistrements avaient été collectés dans les années 1960-1970 par le linguiste-chercheur Gaston Tuaillon, fondateur du Centre de Dialectologie de l'université de Grenoble, pour la réalisation de *l'Atlas linguistique et ethnographique du Jura et des Alpes du Nord* (l'ALJA) (Bert & Costa, 2009). D'autres enregistrements de ce dépôt avaient été produits par d'autres chercheurs liés à l'ancien Centre de Dialectologie, par exemple, en vue de créer la plateforme numérique de l*'Atlas Linguistique Multimédia de la Région Rhône-Alpes et des régions limitrophes* (ALMURA), un projet coordonné par Jeanine Elisa Médélice, membre du Centre de Dialectologie de Grenoble.

Au cours de l'été 2015, un stage de recherche a été effectué dans un des laboratoires de recherche de Grenoble, le laboratoire GIPSA-lab. Ce premier travail faisait l'objet d'une participation à un projet de conservation du patrimoine linguistique. C'est après numérisation et écoute de quelques enregistrements sonores que l'idée d'effectuer

une nouvelle enquête de terrain a émergée. Le lieu de l'enquête de terrain concerne la région du patois de Megève.

Notre étude s'intéresse à la vision d'un locuteur originaire de Megève sur des questions d'identité par rapport à sa langue régionale. De surcroît, la recherche s'intègre dans une problématique de conscience linguistique. En d'autres termes, comment peut-on rendre compte du point de vue du locuteur sur sa langue, c'est-à-dire sa vision actuelle du statut du francoprovençal ? Plus généralement, nous nous intéressons à savoir comment mettre en œuvre une méthodologie qui nous permette de récolter des discours de conscience linguistique et les représentations sociales du locuteur envers sa langue locale.

Afin de répondre à cette question, notre recherche s'appuiera sur la méthodologie de l'entretien. Notre approche cherchera à se distinguer du cadre méthodologique classique des études concernant la vitalité des langues en danger, qui en général se basent sur la technique du questionnaire et de la biographie linguistique. Le but de ce mémoire est donc l'élaboration d'un entretien destiné à un locuteur qui n'utilise plus le francoprovençal au quotidien. Notre travail s'inscrit aussi dans un projet de valorisation de données linguistiques[1]. Pour l'élaboration du protocole de recherche, nous nous sommes demandé comment exploiter des données du passé pour effectuer des analyses linguistiques de terrain afin de les comparer à des données issues de recherche actuelle.

Dans le but de répondre à la problématique sur la conscience linguistique, ce mémoire s'articulera en trois chapitres.

Le premier chapitre dessinera le profil sociolinguistique du francoprovençal. Nous commencerons par donner un bref aperçu du contexte historique des langues de France pour ensuite se concentrer sur l'origine et les limites géographiques de l'aire linguistique du francoprovençal. Puis nous montrerons en quoi cette langue est considérée comme en voie de disparition.

Dans une deuxième partie, nous développerons notre cheminement pour aboutir à l'élaboration du protocole de recherche. Cette partie s'ouvrira sur la contextualisation de notre travail dans le cadre d'un stage de recherche. Puis nous exposerons, d'une part, la

[1] Il s'agit d'une recherche qui s'inscrit dans la continuité d'un travail sur la conscience linguistique : « Conscience linguistique et pluralité de langues dans l'arc alpin : langues régionales, nationales, internationales ». Ce projet a été financé par le programme ARC 5 et a été coordonné par Giovanni Depau (GIPSA-lab UMR 5216) à l'Université Stendhal Grenoble 3 : http://www.arc5-cultures.rhonealpes.fr/theses-et-projets/projets/projets-2013/

méthodologie de l'entretien que nous avons adoptée, mais aussi la manière dont s'est construit notre protocole de travail.

La dernière partie du mémoire présentera le déroulement de l'entretien effectué sur le terrain. Nous présenterons puis analyserons les réponses du participant lors de la première partie, qui consistait à récolter sa biographie langagière, et de la deuxième, qui proposait un exercice de reconnaissance de phrases énoncées dans diverses langues. Enfin, une synthèse et une discussion des résultats précèderont une conclusion plus générale de l'ensemble de notre recherche.

1. Chapitre 1. Etat de l'art

Depuis toujours, d'autres langues que le français sont parlées sur le territoire de la France. Ces langues dites régionales étaient parlées dans une certaine zone du territoire par l'ensemble de la population jusqu'à ce que le français vienne progressivement s'imposer. Elles deviendront alors des langues minoritaires face à la volonté politique d'établir le français comme la langue unique de la nation.

Ci-dessous, une carte représentant les différentes langues régionales de France.

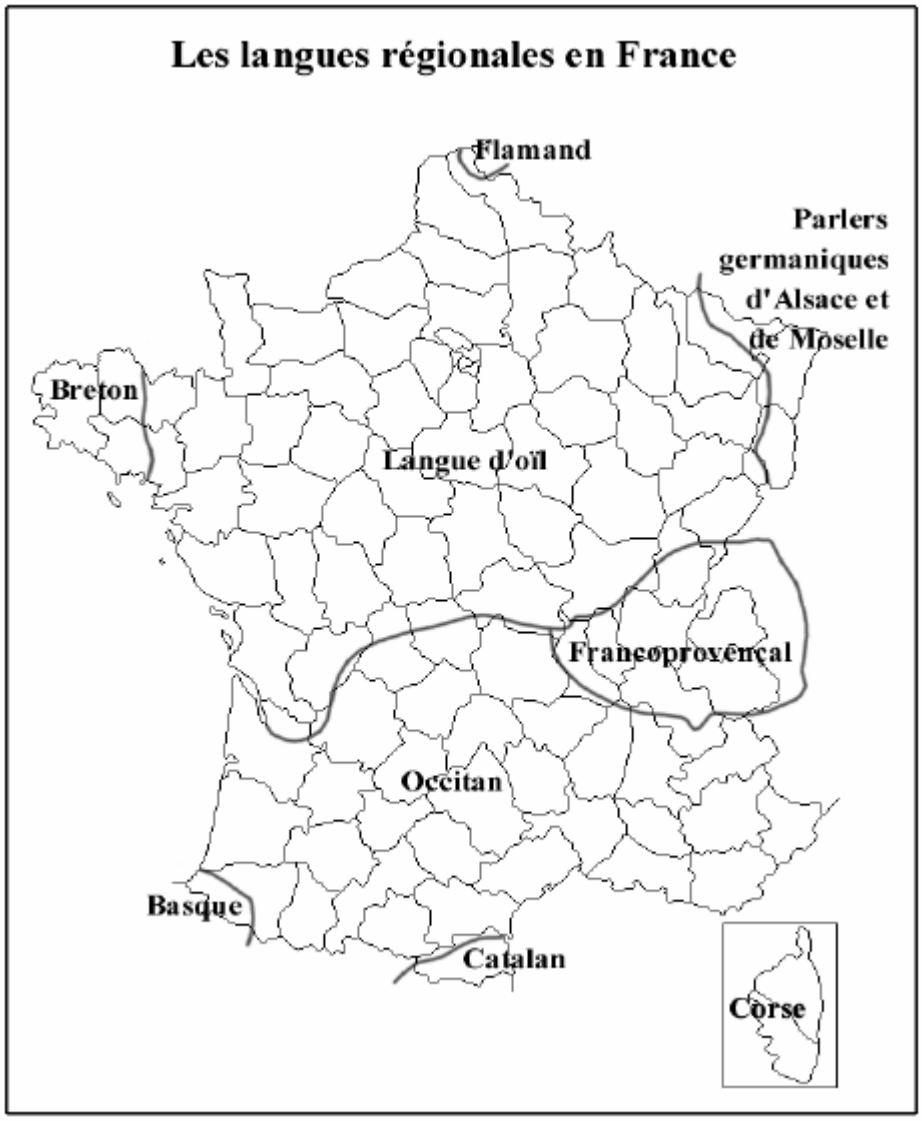


Figure 1 : Les langues régionales en France (Bert & Costa, 2009, p.13)

1.1. Historique du francoprovençal

1.1.1. Contexte des langues régionales en France

Le début de l'histoire de la politique linguistique en France est marqué par l'Edit de Viller-Cotterêts proclamé le 15 août 1539. Avec ce texte, François I^{er} ordonne de remplacer et supprimer le latin en adoptant le français comme la langue administrative et juridique du royaume. (Kremnitz, 2013). C'est donc à cette date que le français commence à s'imposer dans les écrits face au latin, tout en permettant l'usage des autres langues du royaume.

Néanmoins, c'est durant la Révolution française et notamment sous la Terreur en 1794 que le français s'impose véritablement comme langue unique. La variété du français qui était parlée à Paris est alors choisie comme langue administrative, politique et éducative du royaume dans le but de supprimer toutes les langues autres que le français. La I^{ère} République marque le début d'une politique linguistique hostile à l'égard des langues régionales et bascule radicalement vers une volonté d'un territoire monolingue (Bert & Costa, 2009). Les révolutionnaires voulaient faire de la nation française une République unie et voient dans les langues régionales un obstacle à cette unification. Cela a conduit à l'idéologie unilingue : une seule langue pour la nation.

Malgré cette volonté d'éradiquer les langues régionales, celles-ci continuent à être parlées. Ce n'est que sous la III^{e} République, avec les lois de Jules Ferry en 1881-1882 qui rendent l'école obligatoire, gratuite et laïque, que le français devient la langue de scolarisation pour unifier le pays et entraîne le déclin des langues régionales minoritaires (Woehrling, 2013 ; Boudric, 2013).

1.1.2. Naissance du francoprovençal

Le francoprovençal est sans doute une des langues régionales de France assez méconnue. En effet, souvent associé à la langue d'oïl ou à l'occitan, le francoprovençal n'a été reconnu comme variété à part entière qu'en 1873 par les travaux du linguiste italien Graziadio Isaia Ascoli (Tuaillon, 2007).

Le francoprovençal est parlé dans la région Rhône-Alpes (région Auvergne-Rhône-Alpes aujourd'hui). Avec la langue d'oïl et l'occitan, il forme ce que les linguistes nomment le gallo-roman. Le terme *gallo-roman* est justifié par le fait que les langues qui constituent cet ensemble, viennent du latin, mais ont aussi conservé quelques traces du

gaulois qui était autrefois parlé avant le latin. En d'autres termes, Tuaillon (2007) définit le gallo-roman comme les langues issues du latin qui se sont développées en Gaule.

La naissance du francoprovençal remonte à la latinisation de la ville de Lugdunum (aujourd'hui appelé Lyon), fondée en 43 avant J.-C. et qui est très vite devenue la capitale des Gaules après la conquête romaine. C'est donc à partir de cette ville que s'est faite la latinisation de la majeure partie de l'aire du francoprovençal, puis de la Gaule du Nord. C'est pourquoi « cette situation explique les affinités plus grandes du francoprovençal avec la langue d'oïl qu'avec l'occitan » (Bert & Martin, 2013, p.489).

Le francoprovençal possède sa propre littérature depuis la fin du XIII^{e} siècle. Bien que celle-ci ne soit pas comparable à celle de la langue d'oïl et de l'occitan, le francoprovençal possède de nombreux écrits et sa propre littérature dont les premiers documents ont été rédigés au Moyen-Âge et méritent d'être connus.

Malgré la résistance du bilinguisme roman-germanique qui durera plusieurs siècles, la langue romane finira par s'imposer et le français s'introduira peu à peu dans l'aire du francoprovençal (Bert & Martin, 2013).

1.1.3. Destiné du francoprovençal

Si Lyon a été le point de départ du rayonnement du francoprovençal, cette même ville fut la première à se détourner de sa langue pour préférer celle du roi, c'est-à-dire le français, dès la fin de l'époque du Moyen-Âge au XII^{e} siècle (Martin, 2011). Lyon a ainsi contribué à la diffusion du français de façon déterminante en entrainant les villes alentours à adopter elles aussi la langue du roi.

Selon Bert & Martin (2013), dans les grandes villes telle que Grenoble, le français a connu une diffusion très rapide, tandis que dans le milieu rural, le francoprovençal tend à résister plus longtemps. Ce n'est qu'à partir du XIX^{e} siècle que le français concurrence véritablement le francoprovençal et finira par le remplacer complètement au XX^{e} siècle.

Par ailleurs, l'école a quant à elle joué un rôle important dans l'abandon progressif de la langue locale. De Vincenz (1974) estime que sous la pression de la stigmatisation du patois, des humiliations et des punitions, les locuteurs du francoprovençal cessent définitivement de transmettre leur langue à leurs enfants en 1930.

1.2. Délimitation géographique et définition du francoprovençal

C'est en 1873 que le linguiste italien Ascoli entreprend les premiers travaux sur le francoprovençal et propose l'appellation *franco-provençal* ainsi qu'une première délimitation de cette aire linguistique (Tuaillon, 2007). Il trace alors les premières limites avec la langue d'oïl et l'occitan.

1.2.1. Une aire linguistique rattachée à trois pays

La carte géographique ci-dessous (Tuaillon, 2007, p.12) représente la tripartition du gallo-roman. La langue d'oïl est parlée dans la partie Nord de la France, l'occitan est parlé au Sud et le francoprovençal forme le plus petit domaine de l'espace gallo-roman.

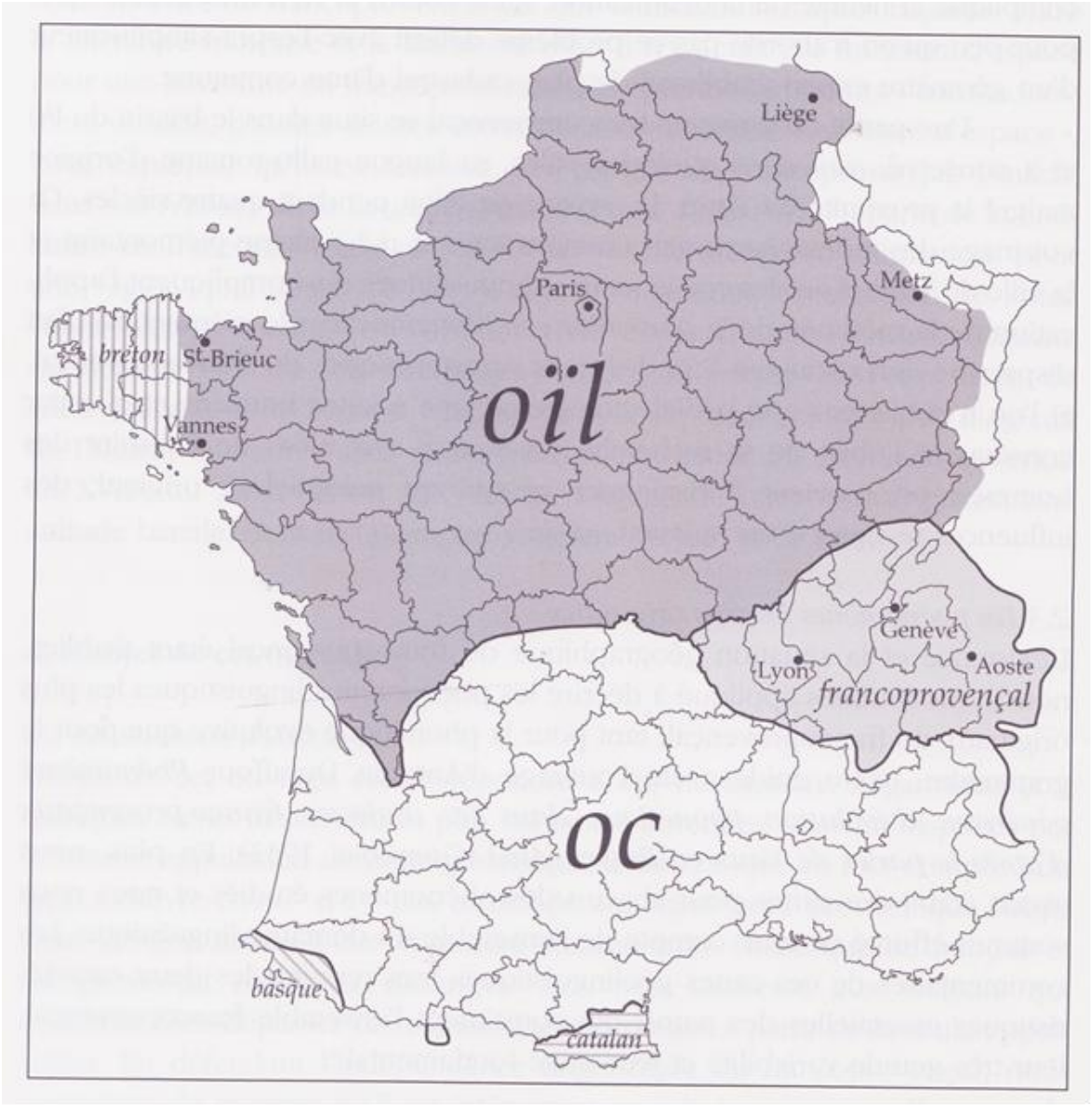


Figure 2 : La tripartition du gallo-roman (Tuaillon, 2007, p.12)

Nous pouvons observer à partir de cette carte que le domaine francoprovençal englobe Genève et Aoste. En effet, le domaine du francoprovençal s'étend au-delà des frontières de la France. Il est aussi parlé en Suisse et en Italie. En France, le francoprovençal est parlé dans la majeure partie de la région (Auvergne-)Rhône-Alpes : dans les départements du Jura, de l'Ain, du Rhône, de l'Isère, de la Savoie et de la Haute-Savoie ainsi qu'une partie du Doubs, de la Saône-et-Loire, de la Loire et de la Drôme. En Suisse, le domaine du francoprovençal correspond à la Suisse romande à l'exception du canton du Jura qui se rattache à la langue d'oïl. Enfin, en Italie, le francoprovençal est parlé dans la vallée d'Aoste, dans les vallées du Piémont mais aussi dans deux îlots linguistiques dans la région des Pouilles : Faeto et Celle di San Vito. Nagy (2000) précise que ces locuteurs sont présents dans cette région d'Italie suite aux migrations de locuteurs provenant du domaine du francoprovençal au XIV^{e} siècle.

1.2.2. Délimitation face à la langue d'oïl et à l'occitan

Gaston Tuaillon, ancien professeur de dialectologie à l'Université de Grenoble et considéré comme l'un des plus grands spécialistes du francoprovençal, publia un ouvrage en 2007 qui fait l'objet d'une synthèse de ses connaissances sur le francoprovençal ainsi que ses travaux menés tout au long de sa carrière de linguiste. Cet ouvrage enrichit les premiers travaux menés par Ascoli en 1873 et vise à présenter de la façon la plus précise une définition et une délimitation du domaine linguistique du francoprovençal.

Tout d'abord, dans son ouvrage, il tente de répondre au scepticisme de certains linguistes par rapport à l'existence du francoprovençal comme variété à part entière. Tuaillon soutient que le francoprovençal existe réellement et n'est ni une variante de la langue d'oïl ni une variante de l'occitan. Pour cela, il s'appuie sur la vision d'Ascoli, la « particolar combinazione » (Tuaillon, 2007, p.10) qui combine deux traits linguistiques. L'un pour distinguer le francoprovençal de la langue d'oïl et l'autre pour prouver que ce domaine ne peut pas être rattaché à l'occitan.

Le premier trait est celui de la voyelle inaccentuée finale qui le distingue de la langue d'oïl. Le francoprovençal conserve l'accentuation sur la dernière syllabe tandis que le français montre une accentuation oxytonique. En effet, en français, la voyelle finale s'est affaiblie, puis a disparu pour donner ce qu'on appelle à l'écrit le « e muet ».

Le deuxième trait utilisé est celui de la diphtongaison spontanée. En francoprovençal, la voyelle accentuée en syllabe ouverte évolue en une diphtongue

ascendante contrairement à l'occitan qui ne connait pas ce type de diphtongaison. Prenons comme exemple le tableau suivant qui montre l'évolution du mot latin *PEDEM* en français, en francoprovençal et en occitan.

Latin	Français	Francoprovençal	Occitan
PEDEM 'pied'	[pje]	[pja]	[pe]

Tableau 1 : Le trait caractéristique de la diphtongaison (Tuaillon, 2007, p.18)

A partir de ces deux traits distinctifs, Tuaillon conclut que :

> Le francoprovençal est un produit de la latinisation de la Gaule non méridionale qui, en refusant les innovations linguistiques de l'époque carolingienne, s'est détaché du domaine d'oïl. (Tuaillon, 2007, p.20)

Les premières frontières du domaine tracées par Ascoli étaient assez floues. Tuaillon (2007, p.29) les précise en donnant quatre critères pour la délimitation avec la langue d'oïl :

- L'évolution du A latin accentué : pour les mots en français comportant des voyelles antérieures comme *pré, père, chanter*, le francoprovençal conserve les voyelles ouvertes [pra], [ˈparɛ], [tsɑ̃ta].
- Les voyelles inaccentuées finales : Le francoprovençal conserve la réalisation de la voyelle finale inaccentuée comme à toutes les langues romanes tandis qu'en langue d'oïl, la voyelle finale s'est affaiblie pour s'amenuiser pour donner ce qu'on appelle à l'écrit le « e muet ». Par exemple, en latin le mot *ROSA* donne en français le mot *rose*, mais francoprovençal *rosa*.
- « La conservation de certains timbres vélaires dans les continuateurs des mots qui avaient un U long en latin » (Tuaillon, 2007, p. 29)
- L'évolution du C+A latin : l'occlusive C+A en latin a abouti à une affriquée [tʃ] ou une fricative [ʃ] en langue d'oïl tandis qu'en francoprovençal C+A latin a évolué principalement vers [ts].

De la même manière, Tuaillon (2007) relève certains traits linguistiques, dont deux traits majeurs (les deux premiers présentés ci-dessous) pour définir la frontière entre le francoprovençal et l'occitan :

- La diphtongaison ascendante qui est présente en francoprovençal est absente en occitan.
- La double évolution du A latin derrière un contexte palatalisant : les verbes du premier groupe en latin ont abouti à une double évolution du A tonique : soit il a évolué en *a*, soit il a évolué en *i* ou *e*. « Par exemple, le latin PORTARE a donné *porta(r)* (le *a* tonique a pu dans certains parlers évoluer en *o*) alors que le latin MANDUCARE a évolué en *mengie(r) (-ier* ayant pu devenir *i* ou *e*) » (Martin, 2011, p.2) en francoprovençal, tandis qu'en occitan on aura *portar* et *manjar*.
- La voyelle inaccentuée à la fin des mots féminins pluriels est *-é* en francoprovençal et *-a* en occitan. Par exemple l'article féminin pluriel en francoprovençal est *lé* en francoprovençal et *la* en occitan.
- Le traitement du groupe latin -TR-, qui en francoprovençal aboutit à -r- comme en français, alors que l'occitan, même dans ses patois les plus proches du domaine d'oïl, vocalise, puis diphtongue le -T- latin. On aura par exemple en occitan *paire* [ˈpajre] face à *paré* [ˈpare] en francoprovençal et *père* [pɛr] en français.
- Le traitement de certaines consonnes entre deux voyelles. Par exemple l'opposition *b/v* entre le francoprovençal et l'occitan : en latin le mot *APICULA* a donné en francoprovençal [aˈviʎi], mais en occitan [aˈbɛjɔ].

1.2.3. Quel nom pour cette langue ?

Comme nous venons de l'évoquer, le francoprovençal, considéré comme la plus méconnue des langues historiques parlées en France, partagerait certains traits linguistiques communs avec la langue d'oïl (qui a abouti au français parlé en France aujourd'hui) et des traits communs avec l'occitan. En effet, nous avons montré dans la section précédente que le francoprovençal possède le trait de diphtongaison tout comme la langue d'oïl ce qui le différencie nettement de l'occitan, mais continue d'accentuer les voyelles finales contrairement à l'oïl. En revanche, nous pouvons noter qu'il partage ce trait avec l'occitan, tout comme les autres langues romanes. C'est justement la présence de traits communs avec ces deux langues gallo-romanes principales qui a, selon Martin (2012, p.2) « empêché pendant longtemps d'en saisir toute l'originalité ».

Nous avons mentionné précédemment que la naissance du terme francoprovençal revient au linguiste Ascoli. Bien que ce terme provoque chez certains de nombreuses critiques, il reste toutefois le plus utilisé par les linguistes.

Cependant, dans son ouvrage, Tuaillon (2007) discute le terme *francoprovençal*, car cette dénomination laisse à penser que le francoprovençal est simplement un mélange entre le français et l'occitan (aussi appelé provençal) et tente de délimiter de façon plus précise cette aire linguistique face à la langue d'oïl et à l'occitan.

> Ce qui ne peut pas être français, ni non plus provençal est pourtant appelé francoprovençal. Le choix de cette appellation bizarre remonte à Ascoli (1873) […] On a conservé la mauvaise appellation proposée par Ascoli en 1873. Après 130 ans, il faut la considérer comme l'appellation consacrée, si mauvaise qu'elle soit. (Tuaillon, 2007, p.22)

La question de la dénomination d'un domaine linguistique reflète la question du statut sociolinguistique de la langue elle-même (Boyer, 2013). Plusieurs acteurs entrent en jeu dans l'action de dénomination d'un parler : les locuteurs de la langue, les pouvoirs politiques, les militants et enfin les linguistes. Il arrive parfois que tous ces acteurs ne soient pas d'accord sur la dénomination attribuée, ce qui se trouve être le cas du domaine du francoprovençal. En effet, le nom *francoprovençal* ne fait pas l'unanimité. Plusieurs propositions ont été faites pour remplacer cette appellation, mais aucune n'a été retenue. Par exemple le nom *lyonnais*, mais celui-ci a manifesté une certaine distance du point de vue géographique puisque le domaine du francoprovençal s'étend en Suisse et en Italie (Tuaillon, 2007). La dénomination *francoprovençal* reste officiellement reconnue par les linguistes. Le problème de dénomination de cette aire est le reflet, d'un certain point de vue, d'une absence d'unification des variétés qui composent cet ensemble, mais aussi la dévalorisation de la langue.

L'étude Francoprovençal – Occitan – Rhône-Alpes (FORA), menée en 2009 par Bert & Costa et coordonnée par l'institut Pierre Gardette (Bert & Costa, 2009) visait à rendre compte de la situation sociolinguistique du francoprovençal et de l'occitan dans le cadre d'une politique de valorisation des langues régionales parlées en France. C'est pourquoi l'une des questions qui était posée dans cette étude était de savoir comment les locuteurs nommaient leur parler. Différentes appellations pour le francoprovençal sont ressorties de cette enquête comme *arpitan*, *lyonnais*, *gaga*, *savoyard*, ou *patois* suivi d'une catégorisation géographique (par exemple *patois savoyard*).

Selon Costa (2011), le nom qui est le plus cité par les locuteurs tout comme les non-locuteurs est le terme *patois*. Le nom *francoprovençal* « renvoie à un espace linguistique » tandis que le terme *arpitan* « renvoie à un espace politique potentiel » (Costa, 2011, p.6). Ce dernier est davantage utilisé par les plus jeunes et les militants qui

revendiquent une reconnaissance de statut distinct de leur parler face au français et à l'occitan.

Quant au terme *patois*, celui-ci reflète le point de vue des locuteurs sur leur parler. Selon Bert & Martin (2012), la majorité des locuteurs ne considèrent pas le francoprovençal comme une langue, mais plutôt comme un dialecte ou un patois la plupart du temps accompagné d'une spécification de la région. Les locuteurs considèrent leur parler comme des langues régionales, qui est un élément constitutif de leur identité rhônalpine.

L'étude FORA (Bert & Costa, 2009) a montré que pour les Français, locuteurs comme non-locuteurs du francoprovençal, le patois est jugé comme un parler vernaculaire, utilisé uniquement en famille ou au village et à tradition orale. Cette constatation se retrouve aussi notamment dans les résultats issus des enquêtes de G. Depau (2015 ; 2016).

Dévalorisé dans le milieu scolaire jusqu'au XX^{e} siècle du fait de la volonté politique de faire disparaître les langues régionales, le terme *patois* est encore aujourd'hui perçu négativement par certains locuteurs. En effet, ceux qui le parlaient à l'école subissaient des punitions ou des humiliations (Bert, 2010). Cette dénomination reflète l'idéologie négative envers les langues régionales. Boyer (2013) parle d'un transfert de catégorisation de ce terme « de nature fondamentalement idéologique » (Boyer, 2013, p.170). Cette désignation renvoie à une stigmatisation de la langue, de la manière de parler. Le patois fait référence à une façon grossière de s'exprimer qui s'écarte de la norme du français qui est considéré comme plus prestigieux.

C'est donc accompagné d'une connotation souvent péjorative du terme *patois* et plus généralement de la langue de la part des locuteurs par rapport au français que le francoprovençal a connu un abandon progressif. Nous allons aborder maintenant le niveau de vitalité du francoprovençal.

1.3. Une langue en danger

Aujourd'hui, le francoprovençal est globalement considéré comme une langue en danger.

1.3.1. Un nombre de locuteurs restreint

D'après Bert & Martin (2012), suite à l'étude FORA (2009) il n'a pas été possible d'établir une cartographie précise de la vitalité du francoprovençal en région Rhône-Alpes. Toutefois, certaines tendances ont tout de même pu être dégagées :

> Dans la plupart des grandes villes, comme Lyon, Roanne, Grenoble ou Valence, la langue locale n'est plus parlée […] Les régions retirées ou de haute altitude, par exemple, conservent souvent plus longtemps la langue locale que les vallées ou les régions de plaine. (Bert & Martin, 2012, p. 72)

De la même manière, il semble difficile de définir un nombre précis de locuteurs du francoprovençal. Toutefois, selon Bert (2010), les locuteurs natifs de la langue sont rares et il n'élève le nombre de locuteurs à pas plus de 1% de la population de la région Rhône-Alpes.

Par ailleurs, s'il existe encore des locuteurs qui sont capables de s'exprimer couramment en francoprovençal dans certaines régions, les plus jeunes sont âgés de plus de 60 ans voire 70 ans. Cela s'explique par le fait que ces locuteurs ont progressivement abandonné la transmission de cette langue à leurs enfants comme langue maternelle au profit du français (Bert & Martin, 2012).

1.3.2. Absence de transmission

Selon de Vincenz (1974) qui effectua une étude dans la ville de la Combe qui débuta en 1951, les locuteurs ayant le francoprovençal comme langue maternelle seraient nés entre 1870 et 1919. Aujourd'hui, les jeunes et les enfants ne parlent plus que le français. La disparition du francoprovençal se fait progressivement, par abandon progressif et par supplantation du français. En effet, les locuteurs du patois ne le parlent plus à leurs enfants. Même s'ils l'entendent le plus souvent lors des réunions en famille, les jeunes ne l'apprennent pas. D'après de Vincenz (1974), c'est depuis 1930 que l'on commence à parler uniquement en français aux enfants. Les femmes sont les plus rapides à abandonner le patois au profit du français qui est considéré comme une « langue fine » (de Vincenz, 1974, p.9), tandis que le patois, plus longtemps conservé par les hommes, est jugé comme une « langue grossière » (ibid. p.10).

En effet, pour de nombreux locuteurs, le patois est perçu très négativement par rapport au français. Certains refusent de le parler dans les lieux publics de peur d'être entendus en train de le parler. Ce sont notamment les locuteurs ayant subis des traumatismes à l'école qui refusent de transmettre leur langue aux générations suivantes.

Bert (2010) témoigne lui-même de l'attitude de sa grand-mère vis-à-vis du patois : « elle ne voulait pas que je les entende parler patois, de peur que cette langue, qui n'en était pas une dans son esprit, n'entrave mon apprentissage du français. » (Bert, 2010, p.83)

Puisque la transmission maternelle de la langue n'est plus assurée, les derniers locuteurs sont maintenant très âgés et ne sont plus en âge d'élever des enfants. Une transmission des grands-parents à leurs petits-enfants est toutefois possible, mais cela reste très rare. C'est pourquoi le nombre de locuteurs diminue considérablement.

Lors de ses nombreuses études de terrain dans la région du Pilat, Bert (2010) s'est aperçu que les locuteurs du patois en faisaient un usage restreint et ne le parlaient seulement qu'entre eux dans une sphère limitée, fermée et privée, à l'écart des non-locuteurs sans même parfois avoir conscience de la présence d'autres locuteurs potentiels. Cela signifie que la disparition d'un membre du réseau restreint, correspond à la perte d'un interlocuteur régulier et n'engendre pas par la suite de nouvelles relations d'interaction en patois. De cette façon « une dynamique de déclin s'amorce et s'amplifie ainsi » (Bert, 2010, p. 91) et s'accompagne généralement de la croyance du mythe du dernier locuteur.

1.3.3. Absence d'enseignement académique

Face à l'absence de transmission dans le cercle familial, l'école ne suffit pas à pallier cet abandon. En effet, comme énoncé plus haut, le patois était à l'époque interdit dans le milieu scolaire. Les enfants dont le patois avait été transmis en famille, qui deviennent en âge d'entrer à l'école, subissaient punitions, humiliations et moqueries de la part de leur enseignant ou de leurs camarades. L'école a été « l'institution qui a joué un rôle décisif pour l'apprentissage et pour la propagation du français, et subséquemment pour l'élimination des langues régionales » (Boudric, 2013, p.353). L'école a servi d'instrument à la diffusion du français et à l'idéologie monolingue dans le but d'unifier la nation française.

Aujourd'hui, le francoprovençal n'est que très peu enseigné à l'école. Si les jeunes l'apprennent durant leur enseignement primaire, ils l'abandonnent dès l'entrée au lycée, car malgré de nombreuses demandes faites au Ministère de l'Education Nationale, le francoprovençal n'est toujours pas reconnu comme une langue optionnelle au baccalauréat. (Martin, 2011 ; Bron, 2011)

Malgré le fait que le francoprovençal soit considéré comme une langue en danger, une nouvelle conscience émerge au XX^{e} siècle : celle de sauvegarder ce patrimoine

culturel linguistique. En effet, depuis quelques années, les linguistes prennent conscience d'un besoin urgent de développer des politiques de vitalité face aux langues en danger parlées dans le monde. En France, depuis 2009, la région Rhône-Alpes souhaite apporter un soutien important aux parlers francoprovençaux et à l'occitan pour la survie des langues régionales, car :

> Nos langues régionales expriment mieux que les autres les couleurs et les saveurs des terroirs sur lesquels elles se sont formées. Elles sont un patrimoine de l'humanité, car chaque langue représente une façon particulière de dire le monde et d'exprimer la pensée. Nous devons faire le maximum pour les documenter et favoriser leur emploi. (Martin, 2011, p.3)

Ainsi, le travail que nous avons mené s'inscrit dans un projet de valorisation du francoprovençal à travers l'étude de la formation de la conscience linguistique d'un locuteur de cette langue, qui aujourd'hui ne l'utilise plus. Cette question sera développée de façon approfondie dans les deux parties suivantes.

2. Chapitre 2. Méthodologie

Notre objectif de recherche a été de construire un protocole d'enquête visant à faire émerger la conscience linguistique d'un locuteur d'une langue (en l'occurrence le francoprovençal) qu'il n'utilise plus de façon quotidienne. Ainsi, l'objectif de ce chapitre est d'exposer le cheminement de notre réflexion dans l'élaboration de ce protocole.

2.1. Un projet de valorisation

Notre étude s'inscrit plus largement dans l'un des axes de recherche du Centre de Dialectologie de Grenoble dont l'un des projets est la valorisation du francoprovençal.

Ainsi, au cours de notre travail de recherche, nous nous sommes initiée à l'activité d'un centre de recherche et nous avons participé à la valorisation du matériel que possède le Centre de Dialectologie. Cette action de valorisation se développe selon deux perspectives. D'une part dans la valorisation de données ethnolinguistiques, puisque le Centre de Dialectologie œuvre à la numérisation d'anciennes données issues d'enquêtes de terrain. D'autre part, dans la valorisation de la recherche linguistique où il s'agit de reprendre des données antérieures pour faire de nouvelles analyses et éventuellement créer certaines bases pour effectuer de nouvelles recherches. Enfin, comme le soulève Depau (2015) ces deux perspectives suggèrent une réflexion épistémologique, car nous pourrions nous demander ce que peut apporter à la recherche, à l'ère du numérique, la récupération d'anciens éléments pour leur donner en quelque sorte une nouvelle vie.

2.2. Un stage de recherche qui s'est fait en continuité

Notre étude s'est organisée autour de deux stages de recherche effectués l'un en continuité à l'autre.

2.2.1. Première étape : numérisation de bandes audio

Les premiers pas dans la recherche se sont effectués durant l'été 2015 au cours duquel nous avons participé à la numérisation du matériel que possède le Centre de Dialectologie. Il s'agit de bandes audio magnétiques qui étaient conservées par le Musée Dauphinois, aujourd'hui récupérées par le Centre de Dialectologie. Ces bandes contiennent des enregistrements réalisés par Gaston Tuaillon il y a environ 40 ans, voire 50 ans ainsi que de nombreux enregistrements d'enquêtes effectuées par d'autres chercheurs.

Nous avons ainsi numérisé quelques-unes de ces bandes. Il s'agit des enregistrements des enquêtes effectuées par Tuaillon dans le village de Saint-Mury-Monteymont (38) (avril-novembre 1975).

Tuaillon a effectué des enquêtes de terrain auprès de locuteurs du francoprovençal (et de l'occitan) pour récolter des données linguistiques sur les variétés dialectales de la région. Pour cela, le dialectologue français a adopté la méthodologie du questionnaire en se basant sur des séries d'unités lexicales qu'il demandait de traduire en francoprovençal à ses locuteurs portant sur des thématiques différentes[2]. Ses enquêtes ethnographiques ont mené à la réalisation de *l'Atlas Linguistique et ethnographique du Jura et des Alpes du Nord* (ALJA). Pour procéder à la numérisation de ces bandes magnétiques, nous nous sommes servie d'un appareil Tandberg pour la lecture des bandes, relié à un ordinateur qui a servi à l'enregistrement en fichiers informatiques. Ensuite, pour l'enregistrement et la conversion des enregistrements en fichiers WAV, nous avons utilisé le logiciel Goldwave[3]. Ce logiciel facile d'utilisation permet l'enregistrement, la lecture, la modification et la conversion de matériel audio. Nous avons fait le choix de convertir nos fichiers audio sous format WAV car ce format est compatible avec les logiciels de traitements du signal sonore tels que Praat[4] ou Audacity[5].

Enfin, concernant l'écoute et le traitement des fichiers audio numérisés, nous avons utilisé le logiciel Audacity. A travers celui-ci, nous avons exploré les fonctions de réduction de bruit, suppression et ajout de silence pour que le message soit plus audible et nous avons extrait certains passages qui nous semblaient intéressants à analyser par la suite.

Les données extraites de ces enregistrements nous ont amenée à une première idée d'enquête de terrain. A la fin de ce premier stage, nous avions une piste pour interviewer un locuteur du francoprovençal du même village (Saint-Mury-Monteymont) dont nos enregistrements provenaient.

---

[2] L'atlas est réparti en six sections : les phénomènes atmosphériques, la mesure du temps, le relief et les éléments, le foin, les cultures et le bois.
[3] http://www.01net.com/telecharger/windows/Multimedia/edition_audio/fiches/2722.html
[4] http://www.fon.hum.uva.nl/praat/
[5] http://www.audacityteam.org/

2.2.2. Première idée de terrain qui n'a pas abouti

L'objectif de cette enquête était alors d'élaborer une interview permettant d'étudier le changement linguistique en temps réel. En d'autres termes, notre approche visait à rendre compte du changement linguistique des parlers francoprovençaux sur un temps que l'on pouvait mesurer. Selon Cukor-Avila & Bailey (2013), le changement linguistique peut être observé par une approche en temps réel selon deux manières différentes. La première est de comparer des données issues d'anciennes études à des données plus récentes. La seconde est de mener deux fois la même étude dans la même communauté après un certain laps de temps.

Par conséquent, notre travail voulait se baser sur une approche méthodologique de l'étude du changement linguistique en temps réel puisqu'à partir du matériel extrait, nous souhaitions construire un entretien destiné à un locuteur vivant dans la même communauté qu'un locuteur interviewé par Tuaillon il y a quarante ans. A travers cet entretien, nous cherchions d'une part à récolter de nouvelles données linguistiques pour les comparer à celles de Tuaillon et ainsi observer le changement linguistique sur une période mesurable, et d'autre part à rendre-compte du point de vue du locuteur sur sa langue, c'est-à-dire sa vision du statut actuel du francoprovençal.

Cependant, ce terrain de recherche n'a pas abouti. Pour des raisons personnelles, notre contact n'a pas été en mesure de créer un lien de rencontre avec ce potentiel locuteur. Cela montre la difficulté à trouver des locuteurs du francoprovençal dont l'une des causes principales est notamment le nombre restreint de locuteurs actuels dont nous avons discuté dans le chapitre précédent.

2.2.3. Repenser notre protocole

A la suite de cette idée infructueuse, nous avons trouvé un autre locuteur, qui nous a permis de rebondir et de continuer notre recherche. C'est par le biais d'un réseau personnel que nous avons été mis en contact avec notre collaborateur. Ce nouveau locuteur était originaire de Megève. Ce changement de terrain nous a amené à repenser et modifier la méthode et le protocole d'enquête. Nous avons choisi d'orienter notre réflexion sur la construction de la conscience linguistique.

2.3. La construction de notre protocole définitif

L'objet primaire de notre étude était de mener un travail permettant de faire émerger la conscience linguistique du locuteur que nous allions interviewer. L'étude de la

conscience linguistique porte son intérêt sur des questions d'identité linguistique des locuteurs vis-à-vis de leur parler. Alvarez-Pereyre (1991) définit plusieurs types de conscience linguistique. Tout d'abord, la conscience linguistique rend compte de la façon dont les locuteurs catégorisent leur langue, de la vision sur la langue qui peut être considérée comme une « catégorie de la culture » (Alvarez-Pereyre, 1991, p.291). Le fait de nommer sa langue consiste à la catégoriser et fait d'elle une entité à part entière, un système fonctionnel qui se manifeste à travers des règles, des dictionnaires et des grammaires. Ensuite, la conscience linguistique peut émerger à travers « les attitudes et les représentations que se font les locuteurs de leur propre parler et de celui des autres » (ibid. p.291). Les recherches sur la conscience linguistique fournissent généralement des discours sur les usages langagiers en lien avec le concept d'identité des locuteurs. Les études tentent de faire émerger les idéologies par rapport à des faits linguistiques, qui se manifestent par des formules stéréotypées le plus souvent partagées par l'ensemble de la communauté. Enfin, l'auteur relie la conscience linguistique à la compétence linguistique des locuteurs. En d'autres termes, la capacité des locuteurs à parler et à comprendre leur langue

2.3.1. Un entretien semi-directif

Pour construire notre protocole de recherche, nous nous sommes basée sur la méthodologie de l'entretien semi-directif. L'entretien semi-directif est une des techniques d'enquêtes qui est utilisée en sciences humaines et sociales permettant de favoriser une interaction verbale et ainsi recueillir de la parole (Bres, 1999). Cette pratique de terrain a été choisie dans le but de récolter un récit de vie de la part de notre collaborateur. Pour mener notre entretien, nous avons défini au préalable une série de questions assez larges autour de plusieurs thématiques. Cette technique nous a permis d'orienter au début l'entretien pour obtenir une réaction de la part de notre interlocuteur. Puis nous l'avons laissé s'exprimer librement afin de recueillir du discours plus spontané. A la différence d'un entretien directif qui suit un schéma précis de questions à poser, l'entretien semi-directif laisse la possibilité de rebondir sur les réponses données par l'interlocuteur, de réagir aux propos du locuteur et d'avoir une interaction relativement fluide. En effet, cette technique propose une situation d'interaction comme équivalente à une conversation puisqu'elle donne place à l'enquêteur dans l'échange avec l'enquêté (Bres, 1999).

Ce type d'entretien conduit généralement à une analyse qualitative des données récoltées. Ceci nous a permis de récolter la biographie langagière du locuteur ainsi que du discours épilinguistique, c'est-à-dire un ensemble de propos laissant émerger les attitudes,

les idéologies et représentations sociales du locuteur envers sa langue, mais aussi relativement à d'autres langues. Dans le chapitre suivant, nous présenterons les résultats obtenus et nous ferons une analyse thématique du contenu du discours du participant afin de rendre-compte de la manière dont s'est construite sa conscience linguistique.

2.3.2. Biographie langagière et phrases de reconnaissance

A travers cet entretien, nous avons cherché à rendre compte du point de vue du locuteur sur sa langue, c'est-à-dire sa vision actuelle du statut du francoprovençal, mais plus généralement, nous avons essayé de mettre en œuvre une méthodologie permettant de faire émerger la conscience linguistique du locuteur. Pour cela, nous avons fait le choix de mener notre entretien en deux parties.

La première partie consistait à dessiner la biographie langagière du locuteur. Selon Brohi (2002), la biographie langagière se rapproche d'un récit de vie. Elle rend-compte de l'usage que les locuteurs font de leur langue. En d'autres termes, la biographie langagière permet de dégager non seulement certains aspects langagiers comme des situations d'utilisation de la langue, des pratiques langagières et donne des informations sur les compétences linguistiques, mais elle permet aussi de mettre en évidence la conscience de faits linguistiques à travers les attitudes par rapports à la langue et les opinions que les locuteurs en ont. Le but de ce premier volet de l'interview était de connaître le rapport qu'il entretient avec le francoprovençal. Nous avons commencé l'entretien par des questions assez générales pour retracer son histoire avec sa langue. Par exemple, comment avait-il appris la langue, avec qui parlait-il cette langue ? Est-ce qu'aujourd'hui il l'utilise encore ?

Les éléments que nous avons recueillis à travers la biographie langagière nous permettent de dresser son profil de locuteur. L'aspect sociolinguistique et notamment l'étude de la variété des catégories de locuteurs montre un grand intérêt dans l'étude des langues en danger. Les données issues d'enquêtes de terrain permettent de dresser une typologie de locuteurs et les différents types de locuteurs illustrent la vitalité d'une langue en voie de disparition. Nous avons bénéficié, au départ, de la typologie effectuée par Bert (2009), qui distinguait six catégories de locuteurs de langues en danger (et notamment du francoprovençal) sur la base de leurs compétences et habitudes langagières : les locuteurs traditionnels, les locuteurs tardifs, les locuteurs fantômes, les anciens locuteurs, les semi-locuteurs et enfin la catégorie des sous-locuteurs.

Cependant, une nuance peut être apportée à ces catégories. En effet, pour dresser cette typologie, Bert a travaillé sur une région particulière, la région du Pilat. Or, chaque aire ne montre pas toujours la même situation. Chaque locuteur possède son histoire propre, des sentiments particuliers envers sa langue et les compétences linguistiques peuvent varier considérablement d'un locuteur à un autre.

Le profil du locuteur que nous avons interrogé sera discuté dans le chapitre suivant.

Ensuite, nous avons centré notre entretien sur des questions de conscience linguistique. Le but était de recueillir l'opinion du locuteur, ses sentiments envers sa langue locale. Nous cherchions à dégager ses idéologies, représentations, stéréotypes, ses attitudes et la perception qu'il avait de sa langue. Nous nous intéressions particulièrement au statut qu'il donne à son parler. En d'autres termes, nous voulions rendre compte de la perception qu'il a de son parler local en tant que langue ou au contraire comme une entité plus dévalorisée et notamment à travers de la question de la dénomination qu'il lui donne. Nous avons aussi voulu rendre-compte du rôle qu'avait pu avoir l'école dans son acquisition du francoprovençal, de son opinion sur la vitalité et le devenir du francoprovençal et quelle était son point de vue par rapport à l'importance de la transmission de la langue à la jeune génération d'aujourd'hui.

La deuxième partie de l'entretien proposait une tâche de reconnaissance d'énoncés en trois langues différentes : en français, en francoprovençal et en occitan. Le but du protocole était d'expérimenter si cet exercice permettait au locuteur d'identifier et de mobiliser des traits métalinguistiques saillants pour faire émerger sa conscience linguistique, c'est-à-dire qui l'aiderait à reconnaître une certaine variété.

Pour cela, le protocole était composé d'une série de treize phrases input faisant alterner deux énoncés en français, neuf en francoprovençal et deux en occitan, plus trois énoncés que nous pensions proposer facultativement. Ces trois derniers ont été proposés à notre collaborateur à la fin de notre test, mais il faut noter qu'ils ne rentrent pas forcément dans la suite du protocole de façon obligatoire. La liste des langues concernées sera fournie en Annexe 1. Pour chacun de ces énoncés, nous souhaitions connaître l'opinion du locuteur sur ce qu'il venait d'entendre. Chaque écoute faisait l'objet des questions suivantes :

- Que pensez-vous de cette première écoute ?

- Pour vous, de quelle langue s'agit-il ?

- S'agit-il d'une variété différente de celle que vous parlez ?

- Est-ce que vous la comprenez ?

Nous avons convenu de donner la possibilité de faire écouter au maximum trois fois chaque énoncé.

L'objectif de l'écoute de ces phrases input n'était pas tant d'évaluer la capacité du locuteur à identifier une langue ou une variété précise, mais plutôt de faire déclencher des commentaires sur des éléments linguistiques qu'il avait pu reconnaître. Par exemple, s'il identifiait l'un des énoncés comme étant du patois, nous lui demandions quels éléments il avait identifiés pour lui permettre de reconnaître cette certaine variété. Enfin, le locuteur devait situer la variété en question sur une carte de France issue de *l'Atlas Linguistique de France* (ALF). Cette carte sera insérée en Annexe 3. La carte de l'ALF fait apparaître des points d'enquête de terrain gallo-romans dans tout le territoire de la France, mais aussi ses pays limitrophes tels que la Belgique, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. L'utilisation de cette carte a permis de rendre-compte de la perception du locuteur sur la variété, mais surtout de la dispersion géographique des parlers que le locuteur entendait.

Le développement qui suit donne un aperçu des inputs qui ont été proposés au participant. Pour consulter la liste des énoncés dans les langues concernées, il est possible de se référer à l'Annexe 1 ainsi que l'Annexe 2 où figure une carte extraite de l'ALMURA qui précise les localités citées et dont les dialectes sont utilisés dans le travail.

Les deux premiers énoncés (1-2) proposés au participant étaient prononcés en français avec un accent régional différent. L'un était produit avec l'accent de Marseille (13) et l'autre était prononcé par un locuteur d'Autrans (38) dans la région Rhône-Alpes. Ces deux premières phrases ont été proposées afin que le locuteur commence à se familiariser avec l'idée de variétés régionales parlées en France.

Les sept énoncés suivants (3-9) étaient en francoprovençal. Les enregistrements ont été produits par des locuteurs de Reignier (74), Saint-Mury-Monteymont (38), Arvillard (73), Cusy (74) et Sarre (Val d'Aoste, Italie). Nous avons fait le choix d'enchaîner une série d'énoncés en francoprovençal pour illustrer la notion de variation. A travers cette série, nous cherchions à évaluer le degré de conscience du locuteur sur la variété des parlers francoprovençaux. Le premier input de cette série (3) est un extrait d'une petite histoire humoristique produite par un locuteur de Reignier. Celui-ci était un peu plus long que les autres énoncés. Sa durée est de dix-sept secondes tandis que les autres énoncés ne dépassent pas plus de cinq secondes. L'énoncé suivant (4) est une série qui correspond aux

jours de la semaine. Pour cet énoncé-là, nous étions curieux de tester si le locuteur allait identifier des éléments récurrents lui permettant de reconnaître cet enregistrement comme étant une série thématique. Les cinq derniers énoncés ont été articulés afin de créer une certaine continuité dans le contenu sémantique et lexical. Cette série se termine par un énoncé réalisé par un locuteur des Contamines (74) (l'énoncé 9), un village très proche géographiquement et linguistiquement de Megève d'où est originaire le locuteur que nous avons enregistré. Nous voulions voir s'il reconnaissait cette variété comme étant proche ou au contraire éloignée de celle qu'il parle. Nous souhaitions par ailleurs tester si le locuteur allait repérer des éléments lexicaux similaires dans chaque enregistrement. Chaque énoncé reprend un ou plusieurs mots de l'énoncé précédent. En effet, les phrases 7, 8 et 9 ont été produites par des locuteurs de villages différents, mais elles signifient la même chose. Cela a permis d'observer si ce type d'exercice allait déclencher un processus cognitif dans la construction de sa conscience linguistique. En d'autres termes, nous cherchions à mettre en évidence si le fait d'entendre à la suite des énoncés similaires permettrait de dégager un cheminement dans la construction de sa conscience linguistique.

Les derniers énoncés (10-16) ont été proposés pour rendre compte de la distinction entre le francoprovençal et l'occitan. Le dixième énoncé, premier input de cette série était prononcé en occitan. Celui-ci a été proposé dans le but d'introduire la variété occitane. En effet, notre étude entre dans le cadre d'une approche contrastive. Cet énoncé en occitan a été proposé afin de créer une situation de contraste linguistique entre différentes variétés, en l'occurrence avec les différentes variétés des parlers francoprovençaux présentés précédemment. Les deux énoncés suivants (12 et 13) alternent le francoprovençal et l'occitan. Ces énoncés racontent la même histoire. Ceci a permis de faire apparaître, d'une part, si le locuteur arrivait à comprendre que le contenu des deux énoncés était le même, mais réalisés dans deux langues distinctes et s'il percevait la distinction entre ces deux langues. D'autre part de voir si à travers ces énoncés, le locuteur allait repérer des traits caractéristiques, notamment phonétiques qui lui permettraient d'identifier une certaine variété. L'énoncé 11 a été prononcé par un locuteur du francoprovençal du village de Cusy. Cette variété possède un trait phonétique assez caractéristique qu'il partage avec une partie du domaine francoprovençal, la fricative interdentale sourde [θ]. A travers cet énoncé, nous voulions donc tester un trait phonétique qui caractérise certains parlers du francoprovençal. Enfin, les trois derniers énoncés (14-16) ont été choisis pour des raisons géolinguistiques. Nous souhaitions illustrer la variété dialectale des parlers du francoprovençal, non

seulement sur le territoire de la France avec l'enregistrement de Cusy, mais aussi ceux qui sont parlés dans les pays limitrophes. En effet, la production d'Evolène est une variété du francoprovençal qui est parlée en Suisse et celle de Sarre est une variété parlée en Italie. De plus, ces trois variétés se trouvent assez éloignées géographiquement de Megève. L'objectif de proposer ces énoncés était justement de vérifier l'éventuelle distance linguistique, ou bien la présence de caractéristiques similaires entre ces variétés et celle de notre informateur.

Enfin, il nous semblait important de terminer l'entretien par un compte-rendu de notre travail afin d'expliquer au locuteur en quoi consistait l'exercice que nous venions de lui proposer et plus généralement de discuter de notre réflexion de recherche. Pour cela, nous lui avons proposé de réécouter certains énoncés. Cela a permis de préciser certains aspects qui avaient été mis en évidence lors de l'exercice et d'apporter davantage de commentaires de la part du participant.

2.3.3. Construction du protocole

Notre protocole concernant la tâche de reconnaissance de phrases est basé sur le protocole de recherche du projet régional « Conscience linguistique et pluralité de langues dans l'arc alpin : langues régionales, nationales, internationales[6]. »

Nous avons apporté quelques modifications à ce protocole. Tout d'abord nous avons cherché à le rendre plus ergonomique. D'une part nous avons choisi de réduire la durée de l'exercice pour ne pas être trop envahissant envers le locuteur. Bien que la durée de chaque énoncé soit assez courte, cette tâche peut devenir redondante et fastidieuse. D'autre part nous avons essayé d'atténuer au maximum une impression de test qui peut être provoqué par ce type d'exercice. En effet, ce type de tâche peut parfois être vécu comme une évaluation et provoquer un sentiment de frustration de la part du locuteur si celui-ci montre de faibles compétences. Ainsi, le nombre de phrases input a été réduit. Celui du projet ARC 5 était composé de vingt-quatre questions dont vingt-et-une phrases input à faire écouter, tandis que notre protocole en contient treize. Ensuite, de nouveaux énoncés ont été apportés à ce protocole ce qui nous a amené à réorganiser l'enchaînement des inputs.

[6] Ce projet a été financé par le programme ARC 5 et a été coordonné par Giovanni Depau (GIPSA-lab UMR 5216) à l'Université Stendhal Grenoble 3 : http://www.arc5-cultures.rhonealpes.fr/theses-et-projets/projets/projets-2013/

Les énoncés en francoprovençal et en occitan que nous avons conservés sont majoritairement extraits de la plateforme *Atlas Linguistique Multimédia de la région Rhône-Alpes* (ALMURA). Il s'agit d'un atlas linguistique numérique qui permet d'écouter prononcer des mots ou des phrases de la vie quotidienne à partir d'une base d'enregistrements issue d'enquêtes de terrain. Cet atlas linguistique englobe la totalité du domaine francoprovençal, ainsi qu'une partie du domaine occitan : les départements de l'Ardèche et de la Drôme, et trois points d'enquête en dehors de la région Rhône-Alpes dont un point du domaine de la langue d'oïl. La plateforme de l'atlas se présente sous la forme suivante.

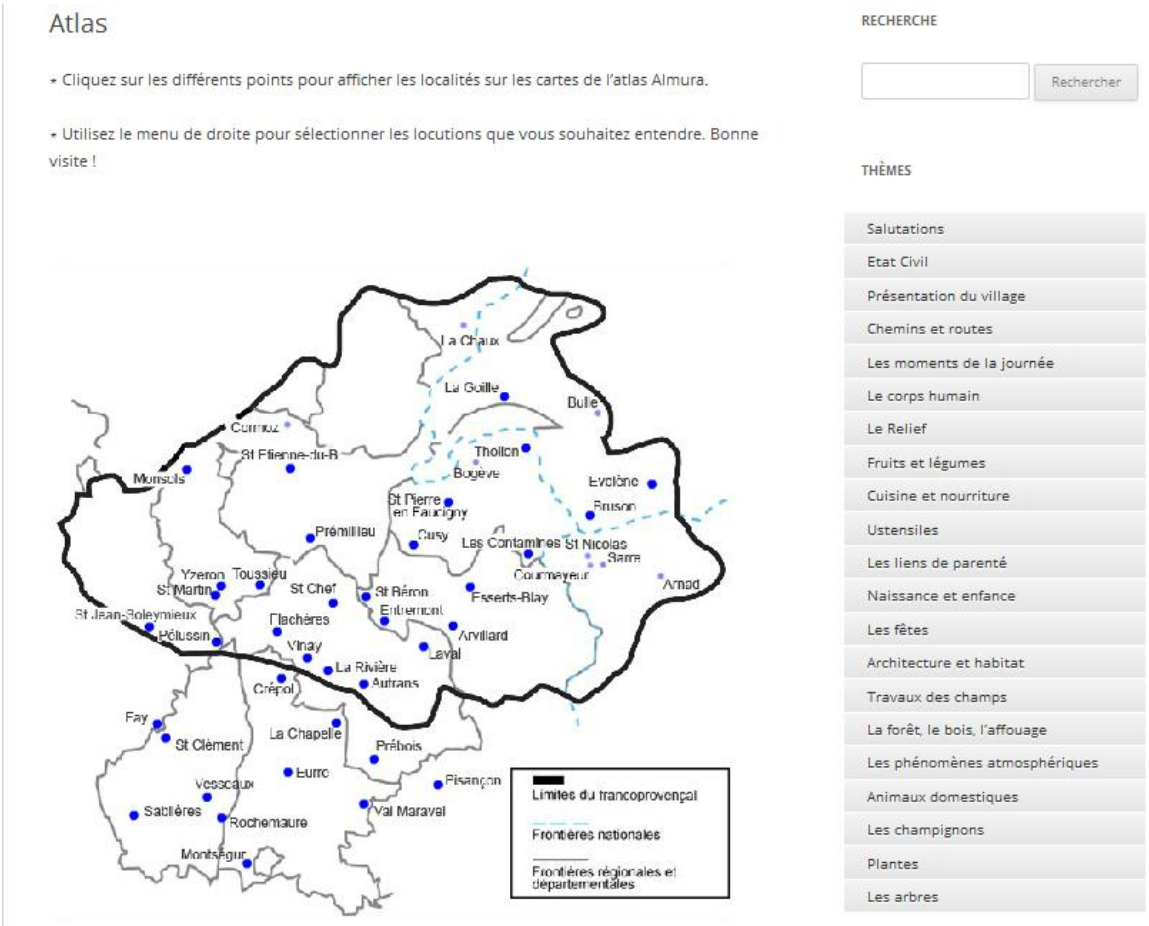


Figure 3 : Plateforme de l'ALMURA. Image tirée de : Médélice, J.-E. Atlas Almura. Repéré à http://www.atlas-almura.net/?page_id=50 le 01 Mai 2016.

Les quatre phrases ultérieures qui ont été apportées à ce protocole proviennent de différentes sources. La première est issue d'une enquête réalisée par Giovanni Depau dans le cadre du projet de l'ARC 5 sur la conscience linguistique. Il s'agit d'un extrait d'une histoire racontée par un locuteur du francoprovençal du village de Reignier. Ensuite, deux enregistrements, ceux de Saint-Mury-Monteymont, proviennent des bandes audio que nous

avions numérisées au cours du premier stage de recherche. Enfin, nous avons ajouté un énoncé produit par un locuteur des Contamines. Cet enregistrement est issu de l'ALMURA présenté plus haut. L'idée de départ était de faire écouter une production d'un locuteur du village de Megève. Cependant, Megève n'a pas fait l'objet d'une enquête dans les enregistrements réalisés par Tuaillon. Nous avons alors vérifié si l'ALMURA possédait un point d'enquête à Megève, mais de la même manière, ce village n'est pas un point d'enquête de l'ALMURA. Ainsi, pour rendre compte d'une variété proche géographiquement et linguistiquement de celle de notre locuteur, nous avons sélectionné le point d'enquête qui nous semblait le plus proche de Megève : les Contamines.

2.3.4. Terrain

L'enquête de terrain s'est effectuée le 12 février 2016 à l'Espace Andréa Vincent, à Crolles.

Il nous semblait important d'effectuer un enregistrement vidéo de l'entretien, pour pouvoir garder une trace fidèle de l'entretien. Pour des raisons éthiques nous avons demandé au préalable au participant s'il n'était pas opposé à être enregistré à l'aide d'une caméra. Nous lui avons demandé de signer une autorisation de diffusion de l'entretien qui sera ajoutée en Annexe 4. Pour procéder à l'enregistrement de l'entretien, nous avons utilisé une caméra Sony HDR PJ5303 sans utiliser de micro professionnel. L'utilisation seule du micro intégré à la caméra nous semblait suffisante. D'une part, car nous ne voulions pas perturber l'interaction et provoquer un stress supplémentaire à cause de l'utilisation d'un micro professionnel, ce qui aurait pu dégrader la qualité de l'entretien. D'autre part, parce que l'objectif de notre recherche n'était pas de faire une analyse fine de traits phonétiques, mais plutôt de travailler sur la construction de la conscience et la reconnaissance linguistique.

L'entretien a fourni un corpus oral d'environ une heure et demi dont la transcription sera fournie en Annexe 5.

2.3.5. Outils de transcription

La transcription de l'entretien a été faite sous Word. Nous avons fait le choix de faire une transcription orthographique. Seuls les mots ou phrases prononcés en francoprovençal ont fait l'objet d'une transcription phonétique. Pour cela, nous avons utilisé les symboles de l'Alphabet Phonétique International (API). Le logiciel Praat a été utilisé pour une analyse plus fine des traits phonétiques des mots élicité en patois.

Le chapitre suivant présente les déclarations du locuteur que nous avons interviewé, la plupart du temps illustrées de citations. Les citations qui font l'objet d'une transcription phonétique montrent une transcription qui présente uniquement la chaine sonore, car une analyse morphologique fine n'a pas été réalisée et il était parfois difficile de savoir où segmenter.

L'écoute et le traitement du fichier sonore s'est fait à l'aide du logiciel Audacity. Pour le traitement et la modification de la vidéo nous avons utilisé le logiciel Avidemux[7].

[7] http://fixounet.free.fr/avidemux/

3. Chapitre 3. Analyse de l'entretien

Le déroulement de l'entretien, décrit dans le chapitre précédent, s'est organisé en deux parties. La première partie visait non seulement à dégager la biographie langagière du locuteur, mais aussi à rendre- compte des représentations sociales qu'il a de sa langue locale. La deuxième proposait au participant d'écouter une série de phrases et cela a permis de faire émerger sa conscience linguistique. Dans ce chapitre, une analyse qualitative des résultats obtenus lors de l'entretien sera proposée.

3.1. Biographie langagière

A partir des données que nous avons récoltées de la biographie langagière de notre collaborateur, nous allons aborder deux aspects. Premièrement, à partir du témoignage recueilli, nous allons dresser son profil de locuteur. Puis dans un deuxième temps, nous développerons certains aspects de sa conscience linguistique, notamment les représentations qu'il a de sa langue locale.

3.1.1. Profil du participant

Le locuteur que nous avons interviewé est né en 1946. Il est originaire du village de Megève dans le département de la Haute-Savoie, mais il habite actuellement à Crolles. C'est par le biais d'un réseau personnel que nous avons été mis en contact avec notre collaborateur.

Dans la première partie de l'entretien, plusieurs thématiques ont été abordées. Les différents thèmes sont les suivants : l'acquisition de la langue que le locuteur a reçue, la transmission qu'il a donnée et la vision qu'il a en général de la transmission aujourd'hui, le rôle de l'école dans l'érosion de son parler local, le nom qu'il donne à son parler et le devenir de celui-ci. Chaque thématique sera illustrée de citations extraites de l'entretien et feront l'objet d'une analyse argumentative.

3.1.1.1. Transmission reçue

La première thématique que nous souhaitions aborder, était celle de sa transmission reçue, c'est-à-dire comment le locuteur avait appris le patois.

Issue d'une famille paysanne, c'est en particulier dans la sphère familiale que Maurice a appris le patois. Il a grandi dans un environnement où le patois était encore

relativement utilisé quotidiennement. Ses grands-parents, ses oncles et tantes ainsi que ses parents parlaient entre eux en patois. Son récit nous le raconte :

> J'avais une très grande famille : des oncles, des tantes et à l'époque / moi je suis né en 1946, juste après la guerre donc quand j'avais entre 6 ans et 12 ans, 13, 14, 15 on se rassemblait beaucoup dans les familles, c'est-à-dire qu'on n'allait pas au cinéma, on n'allait pas au restaurant. On pouvait pas, mais on allait dans les familles faire des soirées, et dans les soirées, les parents parlaient patois. Toujours, toujours, toujours8.

L'histoire de Maurice reflète la situation où la langue locale devient minoritaire par rapport au français. En effet, il est né après le renversement linguistique, en 1946, à l'époque où la langue qui était transmise et parlée aux enfants n'était plus le patois, mais le français. Il témoigne : « tout le monde parlait patois et nous les enfants on nous parlait en français ». Son histoire montre qu'il a acquis ses compétences de manière passive et indirecte, non pas parce qu'on lui a enseigné le patois en lui parlant, mais parce qu'il écoutait ses proches le parler entre eux : « Et ma fois on répondait parce qu'on comprenait et puis on a appris comme ça, en écoutant simplement. »

C'est aussi à travers la vie quotidienne du village que Maurice s'est familiarisé avec le patois. Il évoque des moments de vie dans les bars et les restaurants ou encore des échanges commerciaux qui se faisaient entièrement en patois et lui, il écoutait.

Maurice nous confie qu'il entretenait une relation en patois en particulier avec ses oncles et sa mère :

> Mes oncles en particulier j'allais souvent les voir. Et quand je les voyais, c'était pas un mot de français […] je rentrais, je demandais à mes parents. Je demandais à ma mère parce que c'est surtout ma mère qui / qui m'expliquait bien. Et elle me faisait des phrases et je lui répondais et hop. Et après je les savais quoi.

---

[8] Conventions de transcription :

xxx	français
[API]	francoprovençal
xxx:	allongement vocalique
xxx^{x}	prononciation évanescente d'un ou plusieurs éléments phoniques de l'énoncé motivée par le débit de réalisation rapide
xxx /	interruption argumentative, autocorrection, changement d'argumentation
xxx.	frontière d'unité énonciative
xxx !	intonation d'exclamation
[…]	coupure dans la citation
( )	commentaire métalinguistique du transcripteur, pause (indiquée en secondes)
<INC>	un ou plusieurs éléments (phonétiques ou lexicaux) incompréhensibles

Lorsque sa mère décède, une rupture avec le patois se créée. Maurice perd son réseau. Il perd son interlocuteur régulier avec qui il entretenait cette relation en patois :

> Et les derniers mots qui venaient véritablement de patois que j'ai prononcé euh / ma mère est décédée il y a cinq ans maintenant. Elle était en maison de retraite pendant une dizaine d'années et quand je l'appelais euh / immanquablement je lui disais des phrases en patois et elle me répondait et ça lui faisait énormément plaisir.

Il déclare que ce sont les dernières interactions qu'il a eues en patois. Ceci est un phénomène typique dans le cas des langues minoritaires, voire en danger. Bert (2010) remarque lors de ses terrains dans la région du Pilat que lorsque l'interlocuteur régulier disparaît, l'utilisation de la langue disparaît avec lui. Du fait du réseau assez fermé, les locuteurs restants ne créent pas de nouvelles relations d'interaction alors que parfois d'autres locuteurs existent, mais ils n'en ont pas connaissance. Pour le cas de Maurice, son usage de la langue a disparu, mais notre rencontre a montré que sa compétence est toujours présente.

Aujourd'hui, il utilise quelques fois le patois, à travers quelques mots, quelques petites phrases et des expressions, mais de manière restreinte. Chez lui, personne ne le parle. Sa femme est native de Grenoble. Elle n'a donc jamais appris à le parler. En effet, nous avons évoqué dans le premier chapitre que Grenoble était l'une des villes qui a abandonné l'usage du patois assez rapidement. Pour lui, son utilisation du patois correspond à une époque passée et à un usage assez limité. A la fin de l'entretien, Maurice nous a dit : « voilà, c'est des / des petites choses qui me / qui ressurgissent en parlant avec vous ». Cet aspect-là est aussi souvent typique des langues en voie de disparition. La langue locale est considérée comme une entité qui représente la région, un monde spécifique. Pour Maurice, elle représente le monde agricole, des traditions folkloriques qui sont liées à certains villages. Dans son témoignage il s'évalue lui-même comme un locuteur qui, lorsqu'il était plus jeune avait de fortes compétences en patois que ce soit passives ou actives, mais aujourd'hui, parce qu'il ne l'utilise plus, il dit l'avoir oublié. Cependant, l'enregistrement montre qu'il possède encore de bonnes compétences.

3.1.1.2. Transmission verticale

L'un des thématiques que nous avons ensuite abordée est celle de la transmission de son parler qu'il a donnée. Malgré une volonté de le transmettre, ses enfants ne parlent

pas le patois. Maurice témoigne qu'il a essayé de l'apprendre à sa première fille. Celle-ci possède une compétence passive plus forte que sa compétence active :

> J'ai essayé avec Murielle un peu ma fille aînée. Alors elle, elle sait beaucoup plus de mots que Patricia par exemple hein. Elle en sait beaucoup plus, mais elle ne sait pas parler du tout. Elle a / elle a les mots comme ça hein. Elle a entendu peut-être parler mes parents aussi. Parce qu'elle a 46 ans, 47 bientôt. Donc euh / je pense si je faisais une phrase en patois même parlée pas trop vite. Je pense qu'elle comprendra le sens de la phrase oui. Mais elle est incapable de / de parler.

La transmission des parents aux enfants s'est achevée, non pas par manque de volonté de la part de Maurice de le transmettre, mais plutôt de la part de sa fille. Sa fille âgée de 46 ans est née bien après le renversement linguistique. Elle n'a donc pas grandi dans un environnement où le patois était utilisé quotidiennement. D'après Maurice, c'est seulement auprès de ses grands-parents qu'elle a été en contact avec cette langue. C'est pourquoi elle semble avoir une compétence active plus faible que sa compétence passive. Il évoque ensuite son petit-fils en plaisantant : « Moi tous mes petits-enfants je leur apprends à compter en patois pour rigoler, tout ça […] Moi je / moi je voilà /je dis à ses parents, apprenez lui à parler en anglais, moi je lui apprendrai le patois / voilà. » Nous pouvons mettre en parallèle cet aspect avec ce qui a été développé dans le premier chapitre : la transmission directe des parents aux enfants n'est plus effectuée, mais quelques fois, une transmission des grands-parents aux petits enfants est possible. Cependant, cela reste assez rare. En effet, le cas de Maurice montre cette possibilité de transmission à la deuxième génération, mais de manière réduite. Ici il aborde seulement un aspect ludique et amusant pour apprendre à compter.

Il se compare à ses amis. Contrairement à eux, qui ont rejeté ce parler local, Maurice a acquis une plus forte compétence parce qu'il a aimé cette langue. Il a une vision très positive de son parler :

> Mais après / moi personnellement, j'ai aimé cette façon de parler. Alors que tous mes copains / j'ai des copains de mon âge qui ne parlent pas un mot de patois de la région. Parce qu'ils n'aiment pas ça. Pour eux c'est péjoratif. […] Alors que pour moi / je ne sais pas / je ne sais pas / Alors que pour moi c'était mes racines, c'était le monde agricole.

A travers ce témoignage ci-dessus, nous pouvons ressentir qu'il aime sa langue locale. Pour lui c'est un élément identitaire assez fort de sa région natale. Plus tard il répète : « pour moi c'était ma Savoie. » En effet, le cas de Maurice montre un caractère

plutôt individuel dans la transmission et les représentations sociales qu'il a vis-à-vis du patois. Sa déclaration montre que chaque locuteur possède sa propre vision puisque ses amis n'éprouvent pas les mêmes sentiments que lui envers le patois. Nous pouvons remarquer qu'il peut y avoir des différences selon chaque locuteur qui sont liées à des choix personnels. Pour Maurice, son patois est considéré comme un élément identitaire et sentimental, mais cela ne se retrouve pas chez tous les locuteurs de son âge.

3.1.1.3. Profil du locuteur

Toute cette partie de récit nous permet de dresser le type de profil de ce locuteur. En se basant sur les différentes catégories de Bert (2009), Maurice rentrerait plutôt dans la catégorie des jeunes locuteurs tardifs. Ces locuteurs sont définis par Bert (2009) comme des locuteurs nés bien après le renversement linguistique, lorsque l'utilisation du patois n'était plus quotidienne. Le français est donc la première langue pratiquée. C'est au contact de proches, notamment dans le cercle familial qu'ils apprennent à comprendre le patois. Ce n'est que plus tard qu'ils ont commencé à parler le patois. En effet, Maurice est né après le renversement linguistique. Bien que la langue que ses parents lui ont transmise soit le français, il a appris à comprendre le patois avec ses proches qui le parlaient encore entre eux et s'est ensuite mis à le parler de manière régulière. C'est notamment avec sa mère et ses oncles qu'il entretenait une relation particulière en patois. Toutefois, une nuance peut être apportée. Le classement de Bert (2009) a été construit à partir d'une aire particulière (le Pilat), mais cette typologie ne peut pas être complètement interprétée comme un ensemble de catégories précises et fixes que l'on pourrait appliquer à toutes les communautés du domaine du francoprovençal. Chaque histoire est différente et le point de vue du locuteur que nous avons interviewé montre que la langue est le produit de chaque locuteur pris comme entité singulière, en interaction avec son contexte personnel et en contact avec un monde spécifique. Certains éléments de sa biographie nous permettent de voir la perméabilité des catégories de Bert (2009). En effet, le profil de Maurice pourrait se situer aussi, au moins partiellement, dans une autre catégorie, celle des anciens locuteurs. Cette catégorie correspond aux locuteurs qui ont acquis de fortes compétences en patois puisqu'ils sont nés dans un environnement où celui-ci était encore pratiqué régulièrement, mais au cours du temps, ils ne l'ont plus pratiqué et ont fini par l'oublier. C'est en effet le cas de Maurice qui a quitté sa région natale ce qui a créé une rupture avec le patois puisqu'aujourd'hui il ne l'utilise plus régulièrement. Il dit l'avoir oublié. Il aime sa langue locale et éprouve un désir de conserver ce patrimoine culturel qu'il compare à des livres

anciens qui font l'objet de conservation : « Il faut pas laisser perdre. Moi je pense que c'est / je pense que c'est /c'est une valeur quoi /c'est / On conserve des manuscrits. Pourquoi on ne conserverait pas le langage aussi ? »

Au cours de l'entretien, de nombreux souvenirs ont ressurgi et l'enregistrement montre que ses compétences sont toujours présentes.

3.1.2. Représentations sociales de la langue locale

Le deuxième aspect que nous souhaitions faire ressortir à l'issue de cet entretien était de dégager sa conscience linguistique et notamment les représentations sociales qu'il a de sa langue régionale.

3.1.2.1. Enseigner la langue ?

L'une des thématiques que nous voulions aborder était le rôle de l'école dans l'érosion du patois. Pour Maurice, l'école a joué un rôle dans l'abandon du patois. Contrairement à d'autres locuteurs, il n'en a pas un souvenir négatif. En effet, selon la littérature (Boudric, 2013), beaucoup gardent un souvenir négatif de l'école et l'ont abandonné pour cette raison. Pour Maurice, le patois n'était tout simplement pas enseigné à l'école.

Cet aspect, a alors entraîné la question de l'enseignement aujourd'hui. Maurice a montré un sentiment d'enthousiasme très positif à l'égard de la question de la transmission pour la jeune génération : « Ah, mais moi je serai ravi, je serai ravi. ». Toutefois il a conscience que cette langue est en danger et qu'elle disparaît, parce que la majorité des derniers locuteurs sont âgés. Dans sa région d'origine, il ne reste plus que « les vieux. Au-là de 70 ans oui, mais / oui. Moi je fais partie des exceptions. Enfin les gens de mon âge on a entendu donc on continu à parler un peu », mais pour lui, « les jeunes ne le savent pas, ne […] parlent pas un mot. Non je ne pense pas que ça les intéresse quoi / j'en sais rien. » Il aimerait que cette langue soit transmise, même s'il est conscient de l'avenir de celle-ci, de la disparition du patois. D'une part parce qu'il considère que les jeunes trouvent ça ridicule, notamment à cause de l'accent, qui pour lui est un trait essentiel dans le patois. Selon lui, toutes les nuances sont apportées à travers l'accent tonique. D'autre part, car les jeunes ne le parlent pas, et qu'il semble difficile pour eux de s'y intéresser, parce qu'ils ne le comprennent pas assez.

3.1.2.2. Une langue à part entière

Pour lui, son parler représente un élément identitaire de sa région qui nécessite d'être conservé :

> Moi je crois oui. Je crois que ça serait bien. Il faut pas laisser perdre. Moi je pense que c'est / je pense que c'est / c'est une valeur quoi / c'est / On conserve des manuscrits. Pourquoi on ne conserverait pas le langage aussi ?

Cette notion d'identité s'est notamment dégagée à travers la question du nom qu'il donne à son parler. Nous nous attendions à ce que Maurice désigne son parler par le terme *patois*, puisque selon Costa (2011), c'est le terme le plus employé par les locuteurs comme les non-locuteurs. En effet, il le nomme *patois* : « Non, on dit patois. On parle le patois. Le patois / le patois du village. Le patois. Oui oui. » et ajoute : « pour moi c'était euh / pour moi c'était ma Savoie. » Le terme patois ne reflète pas pour lui une représentation négative de la langue locale par rapport au français. Au contraire, sa langue représente un élément identitaire qui le caractérise par rapport à sa région natale. Il évoque également certaines associations existantes qui revendiquent cette identité locale où les locuteurs plutôt âgés se rassemblent pour parler en patois et ainsi continuer à le faire vivre.

> Il y a des associations / euh / qui se sont montées et les anciens viennent / euh / une fois par semaine ? ils se retrouvent et ils échangent leurs connaissances en patois […] Et il y a des jeunes qui viennent et qui écoutent, je pense, hein. Moi je n'y suis jamais allé, mais je pense oui.

Sur la question de savoir s'il considérait son parler comme une langue à part entière, Maurice a répondu que pour lui c'était une vraie langue. La notion de variation est d'ailleurs intégrée dans sa vision de la langue locale, comme le montre l'extrait ci-dessous :

> Pour moi c'est une vraie langue [...] Pour moi c'est une langue. Absolument. Même si elle a des variantes, même si elle a des / plein de choses / euh (3s) différentes / Euh (3s) bah / c'est une langue.

Dès le début de l'entretien, Maurice nous a fait part de sa conscience vis-à-vis de la variation dans le domaine du francoprovençal. Il juge son parler comme étant influencé par l'italien. En effet, Megève se trouve assez proche de la frontière italienne. Il a conscience des différentes variétés, notamment sur les différences sémantiques qui peuvent se manifester d'un village à l'autre. Il donne comme exemple la pomme de terre. Dans son village on dit [taRtifl] tandis que dans le village à côté (à seulement 35km) le mot est différent et se dit [tifø:R].

Pour lui, même si sa langue locale possède de nombreuses variantes et, d'après lui, ne suit pas forcément de règles, il la considère comme une vraie langue. Non seulement parce qu'il considère qu'il est possible de tout exprimer en patois, mais d'autant plus qu'elle possède un dictionnaire.

> [jøkta bəta] / [jøkta] 'où as-tu', [bəta] 'mis' / Mais c'est le verbe mettre conjugué, hein parce que / euh / on verrait / on verra sur le dictionnaire, c'est compliqué quand même hein. Parce que même en patois on conjugue les verbes / hein. Et quand on le parle, on le conjugue sûrement pas correctement hein. On dit un peu n'importe quoi. On parle / on parle / euh des gens comme moi on parle le patois petit nègre un peu, hein. Parce que c'est / tu verras / c'est / c'est une /pour moi c'est une vraie langue, hein.

Ces deux précédents aspects montrent que le patois n'est pas unitaire. Souvent accompagnées de stéréotypes, les représentations sociales envers les langues régionales présument une absence de règles et ne sont donc pas considérées comme des langues. En effet, pour Maurice, son patois ne présente pas de règles qui unifient cette langue, mais il possède toutefois un dictionnaire[9], ce qui, pour lui, le défini comme une vraie langue. Cet exemple d'incohérence, à notre avis, n'invalide pas notre point de vue. Cela montre justement qu'en tant que n'importe quel locuteur, on peut avoir une opinion souvent basée sur des stéréotypes qui peuvent être en concurrence avec ce que l'on défend. Cet aspect met en évidence l'importance d'étudier le point de vue des locuteurs qui nous montre que la langue est le produit de chaque locuteur pris comme entité singulière, avec une histoire personnelle.

Bien que notre collaborateur nous ait répondu qu'il considérait son parler comme une langue, cette conscience de variété à part entière reste limitée géographiquement à sa région, en l'occurrence la Savoie et à une sphère particulière comme le monde agricole et la génération plus âgée. Lorsque nous lui avons posé la question de savoir s'il avait entendu parler du nom *francoprovençal* ou d'autres termes comme *arpitan* pour faire références à son parler local, celui-ci ne semblait pas être familier avec ces termes.

> Bah oui. J'ai été même étonné. C'est Léa qui m'a un peu fait découvrir que j'avais / j'avais ce dictionnaire depuis longtemps, mais j'avais pas fait le rapprochement en francoprovençal. Pour moi c'était / euh / pour moi c'était ma Savoie. C'était / et ça s'arrêtait ici au Dauphiné quoi. J'avais pas l'impression qu'on pouvait descendre jusqu'en Provence quoi / avec cette langue / avec euh / voilà / Pour moi ça doit être très limité. Très, très, très limité.

[9] Stich, D. (2003) *Dictionnaire des mots de base du francoprovençal*. Thonon-les-Bains : Editions le carré.

3.1.2.3. Un élément identitaire régional

Le dernier aspect qui semble ressortir de la biographie langagière est le fait que le parler local de Maurice représente son pays, mais surtout sa région. Il considère cette langue comme un élément identitaire d'une région spécifique qui se distingue par plusieurs éléments culturels. Ce parler local se manifeste par exemple à travers des poèmes ou des chansons. Pendant l'entretien, Maurice s'est souvenu d'une chanson folklorique que ses parents chantaient en patois lors des fêtes de village.

> La Mayon sur son pomi. Que se guinganave, que se guinganave (chante) / Alors la Mayon, c'est la Marie. Une fille qui s'appelait Marie qui montait sur son pommier et qui se balançait. Qui se [gɛ̃ganav]. Voilà / et puis après c'est un petit peu plus hard vers la fin quoi. Mais j'ai entendu chanter ça par mes parents plein de fois quoi / c'est / c'était.

Maurice évoque aussi des traditions de certains villages qui revendiquent leur langue locale à travers le nom traditionnel qu'ils donnent à leur village.

> Alors par exemple euh / à Megève il s'appelle Les Mailles et Béguines. Alors c'est /c'est une tenue qu'avaient les Savoyards à cette époque-là. Les hommes avaient des gilets en laine qu'ils appelaient la [maj]. [veˈtalamaj] 'je vais mettre mon gilet' [veˈtalamaj]. Et les femmes avaient une espèce de foulard en pointe qui descendait dans le dos, très joli. Très, très coloré avec un nœud là devant comme ça [mime le geste d'attacher un nœud]. C'était. Et puis avec un / un petit / un petit chapeau sur la tête un peu bizarre. C'était la béguine. En patois la [bødzø]. Et ils s'appellent les [majebødzø].

Il raconte donc que le nom de ce village vient de leurs vêtements traditionnels et caractéristiques qu'ils ont gardés en patois. De la même manière, Maurice a mentionné un plat typique de sa région dont le moule qui sert à la cuisson est aujourd'hui vendu dans les magasins avec son nom écrit en patois.

> Et dans la région là-haut, on voit des mots patois qui / qui / euh / qui arrivent sur le / dans la vie de tous les jours. Je sais pas, il faut demander à / euh / Tu sais / Léa on a prêté à tes parents un moule pour faire la fameuse recette de notre pays. Ça s'appelle le farcement. C'est un moule à cheminée. C'est un truc très spécial qu'on trouve que chez nous là-haut, qu'on trouve pas ailleurs. Et bien, dans les magasins maintenant on voit son nom en patois. Ca s'apppelle une [RaboliR]. En patois c'est une rabolir. La rabolir. [jøktatalɑ̃doliR] 'Où as-tu mis la rabolir ?' quoi / Hein / c'est /

Ceci montre une volonté de préserver et de valoriser le patrimoine culturel et local de la région.

3.1.2.4. Eléments de conclusion

Ces éléments qui se sont dégagés à travers la biographie langagière du participant montrent que le patois est une langue qui contribue à la formation d'identité communautaire et locale. Maurice a en effet cité certaines traditions locales et certains villages de sa région qui revendiquent leur appartenance à leur langue locale.

Ensuite, du point de vue de notre collaborateur, une transmission horizontale peut être envisagée, bien que selon lui les jeunes qui s'intéressent au patois restent rares. Cette transmission peut être aussi effectuée à travers des réseaux associatifs, mais aussi sous forme de mise en valeur du patrimoine local comme l'exemple donné du moule qui rentre dans le commerce sous son nom patois.

Cependant, l'usage de la variété locale reste limité et cette langue est en nette voie de disparition, car la transmission verticale, c'est-à-dire des parents aux enfants ne s'effectue plus.

Cette partie a fait non seulement ressortir des traits de sa conscience linguistique, c'est-à-dire la vision qu'il a de sa langue, certaines idéologies et stéréotypes, mais aussi des éléments de sa compétence linguistique qui semble être encore présente. En effet, notre discussion a permis de faire émerger des traits de sa compétence linguistique et de rendre compte de l'usage qu'il faisait autrefois de sa langue et qu'aujourd'hui il n'utilise plus.

3.1.3. Eléments de compétence linguistique

Pour finir, cette discussion a fait émerger des éléments de sa compétence à partir d'anecdotes dont le locuteur nous a fait part et des mots dont il se souvient qui ressortent en parlant avec nous. Ces éléments nous permettent de récolter de nouvelles données. Cette première partie de l'entretien a aussi permis de faire émerger des traits de sa conscience de la variation des parlers qui composent l'ensemble du domaine du francoprovençal. Par exemple lorsqu'il a énoncé la série des chiffres jusqu'à dix : « [jð] [du] [tRe] [kwatRo] [tʃiŋk] [sei] [sɛte] [oto] [nove] [dietʃi]. Donc c'est comme si c'était de l'italien. » Maurice ajoute : « Oui oui, ça convient. Et j'ai, je l'ai retrouvé tout à l'heure. J'ai dit : tiens je vais voir si je me trompe. Mais non. C'est, c'est bien ça quoi. Alors avec différentes prononciations. Moi je suis influencé par l'italien. » Ou encore lorsqu'il a parlé de la pomme de terre.

Tout au long de l'entretien, Maurice a produit des exemples en patois pour illustrer sa pensée, par exemple quelques locutions de la vie de tous les jours ou des mots qui lui revenaient au fur et à mesure que nous discutions comme :

> [defɑ̃bR] ‘j’ai faim’ / [denabunase] ‘j’ai soif’. Alors voilà tiens / encore un truc [denabunase]. C’est pas seulement j’ai soif, j’ai une bonne soif ça veut dire. C’est mieux que j’ai soif [denabunase]. Alors en patois composé tout de suite un verbe à boire parce que c’est que tu as très soif.

Pour lui, ce qui importe en patois est le contexte donné dans la conversation et le verbe occupe une place très importante dans la phrase.

> Dans une phrase le verbe est très important puisqu’on peut broder n’importe quoi autour. Euh / je sais pas, mais / le verbe dormir par exemple. Alors / dormir à l’infinitif je sais pas, mais quand tu parles à quelqu’un [tabɛ̃dRømi] ? ‘Est-ce que t’as bien dormi ?’ Tu vois ? Alors c’est [dRømi]. Après si tu parles à / tu te mets d’une autre façon. [...] [dRomi]. [dRomi] si t’as [tabɛ̃dRomi] ? Et euh / [ʒebɛ̃dRomiji] J’ai bien dormi hier. Oui / mais il y a toujours ce verbe qui est là et qui est / et qui est je dirais pas qu’il est invariable, mais c’est lui qui donne du sens à la phrase, parce que le reste c’est une question hein. Pour tout c’est / et puis moi j’ai remarqué hein, les gens ils brodent. Ils mettent plein de choses autour.

Enfin nous pouvons voir que certaines anecdotes illustrent l’histoire d’une communauté tout entière. Par exemple, Maurice nous a fait part d’une histoire que son père lui racontait souvent à propos d’un petit garçon juif qui vivait dans son village. Ce garçon a été sauvé des allemands grâce à une expression patoise. Cette discussion a mis en évidence le fait que la plupart du temps, les langues locales qui sont présentes dans la vie de tous les jours sont le reflet d’histoires personnelles des communautés ou d’un village entier.

Pour Maurice, l’utilisation quotidienne de la langue locale a disparu lorsque ses interlocuteurs réguliers sont partis, mais même s’il dit ne plus se souvenir, sa compétence quant à elle n’a pas totalement disparue. Notre interaction a fait ressurgir beaucoup de souvenirs et d’éléments très intéressants. Notre collaborateur le remarque lui-même : « Non ça ne me revient pas comme ça, mais voilà / c’est des / des / des petites choses qui me / qui ressurgissent en parlant avec vous quoi / c’est ça. »



Figure 4 : Entretien avec Maurice le 12 février 2016

3.2. Emergence d'une construction de sa conscience linguistique à travers la proposition d'énoncés à commenter

La deuxième partie de l'entretien visait à répondre à la question à savoir si la tâche de reconnaissance de phrase a permis de faire ressortir des traits saillants de la conscience linguistique du participant, mais aussi de mettre en évidence un éventuel crescendo dans la construction de sa compétence linguistique.

Le but était de présenter des phrases que nous avions choisies, des phrases en français, des phrases extraites de parlers du groupe francoprovençal et des phrases en occitan. La liste des énoncés qui ont été proposés sera ajoutée en Annexe 1. Le résumé qui suit donne un aperçu des réponses obtenues de la part du participant. Les traits linguistiques qui l'ont amené à identifier une variété en particulier. Cette partie présente une synthèse des commentaires du locuteur.

3.2.1. Variétés régionales du français

Pour le premier énoncé, le participant a bien identifié l'énoncé comme étant une production en français, mais prononcé avec l'accent de Marseille. Pour repérer cette variété, Maurice a souligné l'intonation qui peut être caractéristique de la région de Marseille et a relevé le passage qui pointe le stéréotype des personnes du Sud qui parlent avec les mains. Maurice a fait référence au « bon français » qui porte une idéologie du français reconnu et considéré comme étant standard, voire la norme de prestige. Dans son

argumentation, il ajoute une remarque intéressante qui appuie sa vision du prestige du français standard. Il pointe l'utilisation du *y*, une des caractéristiques typiques du patois savoyard : « Je pensais que c'était plutôt de chez nous le *y*. Mais euh / l'utilisation du *y* à mauvais escient […] Parce que chez nous on dit *j'y vais*, mais on dit aussi *j'y fait*. »[10] Ce commentaire indique sa représentation assez dévalorisée du patois qu'il considère comme n'étant « pas français du tout ». Cela montre une attitude envers son patois correspondant à une déviation par rapport à la norme et au français évalué plus prestigieux. Enfin ce premier énoncé a dégagé le fait que le participant a conscience des différentes variétés et accents régionaux de France et a permis de mettre en évidence la représentation du français standard plus prestigieux mis en contraste avec un des traits caractéristiques de son parler régional.

La phrase en français régional prononcée par un locuteur du village d'Autrans, a été identifiée comme du français, mais toutefois avec un accent patois. Il l'identifie déjà comme une variété de patois, qui se rapproche de l'Italie et qu'il nomme « dialecte régional ». Maurice a perçu la phrase comme étant prononcée en français à l'exception du dernier mot *fille* qui lui semblait être prononcé avec un accent régional, dans un patois. Ce deuxième input met en évidence sa conscience de la présence de différentes variétés régionales parlées en France.

3.2.2. Succession de phrases en francoprovençal

Cette série d'énoncés en francoprovençal a été proposée dans le but de rendre compte de la construction de sa conscience et compétence linguistique et d'évaluer le degré de sa conscience sur la variété des parlers qui composent l'espace du francoprovençal.

Le participant a réussi à identifier que les énoncés étant produits en francoprovençal, mais a montré quelques difficultés à comprendre certains et à les placer précisément.

Pour la première phrase de cette série qui correspond à un extrait d'une petite histoire humoristique, le participant a sans doute été un peu déstabilisé après l'écoute des deux premières phrases de notre protocole. En effet, il a demandé à écouter trois fois

[10] Pour une discussion du pronom *y* comme pronom neutre, il est possible de consulter le site de Avanzi, M. (2015). *Le « y » dit savoyard : laissez-moi vous y expliquer*. Repéré à https://francaisdenosregions.com/2015/09/11/le-y-dit-savoyard-laisse-je-vais-y-faire-y-manger-y-prendre/

l'enregistrement. Bien qu'il ait montré une certaine confusion à définir si c'était du français ou du francoprovençal, nous pouvons remarquer qu'il prend conscience de la transition entre les énoncés précédents en français et celui-ci qui débute sur la série des énoncés en francoprovençal.

> Ben oui c'est du français, mais c'est du patois quand même. C'est pas / c'est pas du français. Enfin c'est / c'est quand même déjà bien / [isnajalapwɛRta] c'est quand même pas tout à fait du / du français hein !

Dès la première écoute, il semble avoir compris toute la deuxième partie de l'histoire. Il dit que le locuteur vient de quelque part qui se rapproche de chez lui. Maurice a réussi à identifier certains mots. Même s'il n'a pas réussi à comprendre la première partie de l'histoire, la deuxième partie était très claire pour lui. Le participant a bien compris le contexte de l'histoire. Il s'agit de deux personnages qui sont en train de faire quelque chose et soudainement, quelqu'un vient frapper à la porte. Maurice parvient à reconnaître certains mots en faisant appel à sa compétence linguistique. Il reconnaît le mot patois [la snaj] qu'il rapproche à la sonnette : « Une sonnette qu'on mettait aux vaches. C'est une sonnaille. C'est sans doute son contexte personnel par rapport au monde agricole qui ressurgit et qui lui permet d'identifier et de comprendre cet énoncé.

Concernant l'énoncé suivant, bien que la qualité de l'enregistrement ne soit pas très bonne, le participant a réussi à identifier cet input comme étant une série de mots se rapportant à une même thématique. Cette série correspond aux jours de la semaine. Chaque jour commence par le morphème [di] qui signifie *jour*. Maurice a repéré cette récurrence, non pas comme introduisant les jours de la semaine, mais comme étant un déterminant qui introduit le nom d'une couleur : « J'ai cru du jaune, du vert. Et puis après je me suis dit / j'ai l'impression qu'il dit : il y avait ça, et ça, et ça et ça. Mais je / j'ai pas compris quoi. »

Les énoncés suivants constituent une certaine continuité dans leur enchaînement. En effet, chaque input reprend un ou plusieurs éléments de la phrase précédente. Ainsi nous souhaitions mettre en évidence que le fait d'entendre à la suite des énoncés similaires allait déclencher chez le locuteur un processus cognitif dans la construction de sa conscience linguistique.

La première phrase de cette série a été produite par un locuteur de francoprovençal provenant du village d'Arvillard. Le participant n'a pas réussi à reconnaître et identifier cet énoncé. La qualité de l'énoncé a peut-être fait qu'il n'a pas compris le sens de l'énoncé.

Maurice nous a dit avoir cru comprendre [la ˈke:ta]. Cependant, lorsque nous lui avons indiqué qu'il s'agissait en fait de [la ˈte:ta] 'la tête', il n'a pas plus su identifier la phrase. Cela signifie que dans sa langue, le mot *tête* ne correspond pas à [ˈte:ta]. Cette variété est donc assez éloignée de la sienne.

Pour l'énonce suivant, le participant a bien identifié le sens de la phrase. Il dit avoir compris [ama^{a}latet] et le mot [la fø:na] qu'il traduit en français 'la femme'. Il traduit l'énonce comme 'ma femme a mal à la tête'. En comparant ce qu'il semble avoir compris avec ce qu'il dirait dans sa langue, puisque pour lui la femme se dit [la fø:n], il rapproche cet énoncé comme étant assez proche de chez lui. Il identifie cette variété de francoprovençal de Saint-Mury-Monteymont comme le patois savoyard et commente :

> Bon c'est déjà du patois. On va dire du / je sais pas moi. Du patois, du patois / c'est pas du dauphinois ça hein ! C'est / c'est […] Plus haut oui. Un peu savoyard déjà. Un peu Tarentaise par là. Tu vois, je situe ça par-là quoi.

Maurice constate ensuite que l'énoncé suivant est un écho à celui qu'il avait entendu précédemment : « Oui c'est pareil. Il parle aussi de sa femme, là hein. » Le participant a bien réussi à comprendre le sens de la phrase, mais n'est pas parvenu à identifier la provenance exacte du locuteur qui l'a prononcé : « Mais bon / je comprends ça, mais vous dire d'où ça vient, ça j'en sais rien moi hein. » De la même façon qu'il a procédé pour l'énoncé suivant, il s'appuie sur ses connaissances et sa compétence pour rapprocher cette variété de sa région. Ce qui n'est pas surprenant puisque Cusy est assez proche de Megève : « Après oui / oui, ça se rapproche. Ca y est, c'est bien plus familier. C'est pas tout à fait ce que je / je dirais chez moi, mais / » et nous traduit en français l'énoncé de francoprovençal qu'il vient d'écouter.

Pour le huitième input, le participant n'a pas réussi à identifier ni compris l'énoncé que nous lui avons proposé. Ce qui semble assez cohérent puisque Sarre se trouve plutôt éloigné de sa région, mais d'autant plus que cette variété correspond à une variété de francoprovençal parlé en Italie. A ce moment, notre collaborateur remarque qu'il aura « une mauvaise note ». Bien que nous ayons tenté de réduire au maximum l'idée de test provoquée par ce type d'exercice, le participant s'est senti évalué et a ressenti ce sentiment d'échec.

Enfin, le dernier input de cette série est celui prononcé par un locuteur des Contamines qui nous semblait être le village se rapprochant le plus de celui du participant.

Là encore, Maurice constate qu'il s'agit d'une suite récurrente de ce qu'il a entendu précédemment : « Oui, c'est / c'est toujours la même chose là ». Il semble toutefois surpris par la fin de l'input qui ne lui semble pas en cohérence avec le début. En effet, l'input correspondait en français à : *Ma femme a les cheveux noirs. Ma grand-mère a les cheveux gris. Ma grand-mère à une cuisinière à trois pieds.* La dernière phrase n'est pas tout à fait cohérente avec ce qui précède, mais nous avions fait le choix de l'ajouter dans le but d'avoir une autre occurrence du mot *grand-mère*. En revanche, ce qui est intéressant, c'est que le locuteur a parfaitement compris le début de la phrase et nous dit avoir identifié un mot en particulier, le mot *cheveux* : « Oui / alors là c'est presque à côté de chez moi quoi. On y est là. [lopøljøne], [lopøljø] oui c'est / c'est étonnant que le mot soit aussi précis quoi hein. On peut regarder, mais cheveux c'est [pøljø] quoi / c'est / c'est / c'est ça quoi. » Cela montre la proximité linguistique des variétés entre les Contamines et Megève. Sans connaître explicitement la provenance du locuteur qui a prononcé cet énoncé il le reconnaît bien comme étant très proche de chez lui par la similarité du vocabulaire qu'il vient d'identifier.

L'enchaînement de cette série de phrases a montré d'une part la conscience linguistique du locuteur, puisqu'à plusieurs reprises il a identifié certains énoncés comme assez proches de la variété qu'il parle et notamment la phrase prononcée par un locuteur des Contamines. D'autre part, cette série d'énoncés en francoprovençal a permis de faire émerger la compétence du locuteur. En effet, celui-ci s'est appuyé sur des éléments de sa compétence linguistique, par exemple le vocabulaire qu'il possède dans sa langue locale, des tournures de phrases qu'il utiliserait. Cela lui a permis d'identifier, de comprendre et de reconnaître ce qu'il venait d'entendre. Enfin, l'enchainement a mis en évidence une construction progressive de sa conscience linguistique puisque le locuteur se rend compte qu'il s'agit d'énoncés similaires : « Ah oui oui ! Bien sûr / bien sûr. Puis c'est / bon / c'est un peu une suite à ce qu'on a entendu avant quoi hein. »

3.2.3. Introduction de la variété occitane

Concernant la première phrase qui a été proposée en occitan, le participant a demandé à l'écouter deux fois. Maurice n'a pas réussi à comprendre le sens de la phrase : « Non, alors là je comprends rien. C'est pas du français ça. Alors c'est peut-être du patois, mais c'est / c'est pas ma région. Pas du tout / pas du tout ». Il fait référence au patois, mais ne le relie pas à l'occitan. Pour lui, ce qu'il vient d'entendre n'est pas quelque chose qui lui est familier, sans pour autant être quelque chose de totalement étranger. Nous pouvons voir

que cet énoncé a mis en évidence un aspect de sa conscience linguistique, puisqu'il repère un trait caractéristique, la fricative palatale sourde [ʃ] qu'il estime être une caractéristique du portugais : « j'étais presque sur du portugais. Alors tu vois / c'est / je vais réécouter. Parce que j'ai entendu des [ʃ] [ʃ] [ʃ] et ça c'est bien de la caractéristique du Portugal ». Cet extrait nous fournit du discours épilinguistique lorsque Maurice parle de ce qu'il pense de la langue portugaise : « c'est fatiguant presque à entendre / quoi. Voilà. »

3.2.4. Reconnaissance d'un trait phonétique caractéristique

La phrase prononcée par un locuteur de Cusy, n'a pas été entièrement reconnue par le locuteur. Il comprend le début de la phrase qui était assez similaire au français, mais il devine la signification de la fin. Le participant ne rapproche pas cette variété de la sienne et n'a pas su identifier une région particulière. Pour comprendre le sens de l'énoncé, Maurice fait appel à sa conscience qu'il relie à sa compétence linguistique en nous proposant ce qu'il dirait dans sa langue. Son commentaire a permis de mettre en évidence le trait phonétique attendu. En effet, l'objectif de proposer cet énoncé était de tester si le locuteur allait repérer un certain trait phonétique que nous supposions caractéristique d'une certaine variété de francoprovençal, en l'occurrence la fricative interdentale sourde [θ]. Cela a montré que ce son n'est pas caractéristique de sa région, d'une part parce qu'il ne l'a pas reconnu comme tel et l'a identifié plus comme un fricative palatale sourde [ʃ]. Il compare ce qu'il vient d'entendre avec ce qu'il dirait dans sa langue : « Alors il s'est peut-être cassé la jambe, mais là encore c'est pas de ma région parce que le / le / le *j* de *jambe*, euh, nous on y mettrait plutôt un *z* avec autre chose : [sekasalasɑ̃mba]. »

3.2.5. Contraste entre le francoprovençal et l'occitan

Ensuite, les phrases suivantes (12 et 13), ont été proposées dans le but de créer un contraste direct entre le francoprovençal et l'occitan. En effet, les deux phrases qui s'enchaînent, signifient la même chose et ont été prononcées respectivement en francoprovençal et en occitan. Nous remarquons que la phrase en francoprovençal a bien été comprise, bien que le locuteur exprime certaines différences entre ce qu'il a entendu et ce qu'il dirait dans sa langue. Ce qui montre qu'il a une forte conscience de la variété de parlers francoprovençaux. Ici encore il s'appuie sur sa compétence pour deviner le sens de l'énoncé. En revanche, sa réponse concernant la phrase suivante en occitan a montré une nette distinction par rapport à ce qu'il venait d'entendre précédemment. Notre collaborateur repère qu'il s'agit de la même chose, sans pour autant la comprendre entièrement : « Bon / là celle-ci c'est / il commence à devenir rigolo là, mais j'ai / j'ai pas

compris quoi. Il est encore sur la soupe là hein / mais euh / non je veux bien réentendre. » Certains traits caractéristiques de l'occitan ont été perçu : « Alors bah oui / qu'il a toute mangé la soupe et puis qu'il dit [tʃu] [tʃu] [tʃu] je sais pas quoi. J'ai pas compris le reste hein. Je / c'est / c'est pour ça, j'ai dit : là il dit une plaisanterie / quoi / hein ». Cependant, cela ne lui permet pas de l'identifier comme de l'occitan. Cela est cohérent avec sa réaction vis-à-vis de la première phrase en occitan que nous lui avions proposé qu'il n'avait pas comprise ni identifiée. Le contraste entre ces deux langues a bien été mis en évidence. Le participant a bien compris la première phrase en francoprovençal, tandis que la suivante qui était identique, mais traduite respectivement en occitan n'a pas été identifiée.

3.2.6. Illustration de la variation du francoprovençal dans les trois pays

Enfin, les dernières phrases ont été ajoutées au protocole dans le but de proposer un contraste entre les variétés de francoprovençal parlées en France, mais aussi en Suisse et en Italie. Toutefois nous voulions les proposer seulement facultativement pour réduire au maximum la durée de l'exercice. Ces trois dernières phrases ont tout de même été soumises au participant, mais comme nous nous y attendions, il semble en effet peu utile de les proposer à l'avenir à d'autres participants. Notre collaborateur semblait fatigué et n'a pas su identifier ni comprendre les trois dernières phrases. Toutefois, l'écoute de ces phrases a déclenché certains commentaires assez intéressants notamment envers l'énoncé 15 prononcé par un locuteur de Sarre en Italie. Même si Maurice n'a pas réussi à comprendre le sens de l'énoncé, intuitivement, il l'a identifié comme étant proche de l'italien : « Non, je sais pas. C'est / je sais pas. Il y a de l'italien peut-être à la fin, mais je suis pas sûr ». Cette remarque nous montre sa conscience de la sonorité de l'italien qu'il a déjà entendu et qu'il reconnait, ce qui lui permet de faire un rapprochement entre la langue qu'il vient d'entendre et l'italien, ce qui est en l'occurrence justifié puisque Sarre se trouve en Italie. La phrase prononcée par un locuteur d'Evolène (Suisse) a été décrite comme ne se rapprochant pas du français. Enfin, la dernière phrase qui été produite par un locuteur de Cusy a été identifiée comme argotique.

Cette partie a entrainé certaines digressions qui ont fourni de nombreux commentaires par rapport à l'exercice proposé assez intéressants du point de vue de sa conscience linguistique et cela a fait ressortir des traits de sa compétence qui au fur et à mesure de la progression du test a été de plus en plus mise en évidence. Maurice reconnaît vers la fin de notre entretien que sa compétence et le vocabulaire qu'il possédait sont

restés. De la même manière, la dernière partie de l'entretien qui consistait à faire un retour sur l'exercice que nous venions de proposer a fourni davantage de pistes de réflexion.

3.2.7. Repérer les différentes variétés sur une carte géographique

Lors de l'entretien, nous avons fourni au participant une carte de France issue de *l'Atlas Linguistique de France* (ALF). Cette carte a servi de support pour que notre collaborateur situe sur un plan géographique les différentes variétés de langues que nous lui avons fait écouter. La carte où figurent ses réponses sera insérée en Annexe 3. Pour chaque énoncé le participant devait cercler la région qui lui semblait être l'endroit où était parlée la variété qu'il venait d'entendre. Cependant, la carte ne permet pas une analyse précise de ses réponses. La façon dont nous avons procédé n'a pas laissé de traces pour savoir à quel cercle correspond tel ou tel enregistrement. Nous pouvons toutefois noter une forte concentration des réponses données à partir des inputs en francoprovençal dans l'aire linguistique du francoprovençal.

La partie suivante propose de dresser une synthèse de ce que nous venons de présenter et ouvre une discussion sur les éléments qui ont été mis en évidence dans cette analyse.

3.3. Discussion des résultats

Pour synthétiser, la discussion avec notre collaborateur a fait émerger certains traits de sa conscience linguistique sur plusieurs niveaux. Nous avons pu dégager les représentations sociales qu'il a de sa langue locale, ses sentiments qui peuvent être en concurrence à certaines idéologies ou stéréotypes généraux par rapport aux langues minoritaires. L'entretien a permis de rendre compte de plusieurs éléments de son expérience liée au patois.

Les éléments de biographie que nous avons recueillis nous ont permis d'une part de retracer l'histoire du locuteur envers sa langue. En nous appuyant sur les catégories de Bert (2009), nous avons pu dresser son profil de locuteur. Il est important de noter que les catégories de Bert semblent intéressantes pour avoir des repères, car l'étude du profil des locuteurs est l'une des spécificités des enquêtes de terrain. En effet, les éléments biographiques peuvent être envisagés comme un outil intéressant à analyser. Selon Bert et Grinevald (2010), la typologie des locuteurs reflète souvent la vitalité d'une langue en danger. Toutefois, cela reste à être nuancé puisque nous avons vu que notre locuteur ne

rentrait pas complètement dans une des catégories, voire dans une deuxième. Cela a montré la perméabilité de la typologie de Bert.

A travers la biographie langagière de notre collaborateur, nous pouvons conclure que pour lui, sa langue contribue à la formation d'une identité communautaire au sens large, puisque l'utilisation de sa langue locale est vécue comme un élément identitaire et sentimental de sa région natale, la Haute-Savoie. En effet, lorsque Maurice nous parle de son patois, il évoque à plusieurs reprises sa région. En revanche, comme le dit Bert (2010) la relation avec le patois reste toutefois dans un cadre plutôt restreint qui correspond à une sphère personnelle fermée, avec un regard tourné vers le passé. Aujourd'hui, Maurice a quitté la région d'où il est originaire et il n'utilise plus le patois au quotidien, mais le fait d'avoir parlé avec nous a fait ressurgir des souvenirs de son passé.

Une des autres raisons de l'abandon de la langue est celle du rôle que l'école a joué et plus généralement la question de la transmission de la langue qui est donnée à la génération suivante. Notre collaborateur n'a pas montré de sentiment négatif vis-à-vis de l'école. Contrairement à l'histoire de certains locuteurs (Boudric, 2013), pour Maurice, l'école n'a pas été un lieu d'humiliation et de mauvais traitements quant à l'utilisation du patois. Il déclare que la langue n'était tout simplement pas enseignée à l'école. Chaque opinion varie en fonction des locuteurs et cela montre qu'il est intéressant d'étudier chaque point de vue pour rendre compte de leur histoire liée à la langue locale. La question de la transmission verticale a suscité des commentaires plutôt positifs. Maurice a montré un certain enthousiasme envers l'idée de la transmission et de l'enseignement de la langue à la jeune génération. Cependant, son discours converge vers deux facteurs qui limitent cette possibilité de transmission. Maurice a montré une sensation de distance culturelle et linguistique par rapport aux jeunes. Selon lui, les jeunes ne se sentent pas assez concernés par rapport à la langue, parce qu'ils ne la comprennent pas et ne parviennent donc pas à s'y intéresser. Par ailleurs, il montre aussi une vision plutôt négative de la condition actuelle de la vitalité du patois et du devenir de celle-ci. Il est conscient que la langue est en nette voie de disparition du fait que la majorité des locuteurs restants sont âgés de plus de 70 ans et que peu de jeunes le parlent.

Il a aussi été évoqué lors de l'entretien une trajectoire horizontale dans la transmission de la langue, notamment à travers des réseaux associatifs et la mise en valeur du patrimoine culturel. En effet, les déclarations de Maurice montrent que la conservation de la langue peut s'effectuer à travers une expression de type culturelle prise comme

principal outil de diffusion, de valorisation et de revitalisation de la langue. Par ailleurs, la discussion a montré une volonté de conservation et de valorisation du patrimoine linguistique de la part de notre collaborateur. Toutefois davantage dans une perspective muséographique plutôt qu'une transmission en termes de langue véhiculaire ou comme un moyen d'interaction. Notre locuteur n'éprouve pas forcément le besoin de faire vivre son patois au quotidien. Pour lui, la langue est un élément culturel qui représente une région spécifique, sa région. Il la décrit comme une valeur qui illustre les usages, les habitudes et qui raconte l'histoire des locuteurs qui la parlent. Les éléments de discours que nous avons recueillis montrent une conscience de la langue qui contribue à la formation d'une identité régionale. En comparaison aux manuscrits qui laissent une trace et qui parlent de la culture des communautés, la langue est aussi une forme d'expression qui rend compte du patrimoine culturel d'une population qu'il est nécessaire de conserver.

Pour résumer, notre protocole a permis de mettre en évidence que la langue est le produit de chaque locuteur. En effet, les enquêtes qui ont été menées par G. Depau dans le cadre du projet ARC 5 montrent des résultats assez similaires aux nôtres. Ses observations concernant l'aire de la Mure (Depau, 2015 ; 2016), font émerger certaines divergences, mais aussi des convergences qui confirment les résultats issus de notre recherche.

Le but principal de notre étude était de tester la conscience linguistique du participant. A l'issue de notre analyse, il semble intéressant de rendre compte indépendamment de la façon dont se sont construites sa conscience et sa compétence linguistique lors des deux phases de l'entretien. Celles-ci ont émergé lors des deux parties de l'entretien, mais de manière différente. Dans la première partie qui visait à recueillir sa biographie langagière, nous pouvons constater que sa conscience a émergé à travers les idéologies et représentations qu'il a de sa langue. Pendant le test de reconnaissance, sa conscience apparaît lorsqu'il mobilise des traits de sa compétence linguistique pour identifier et reconnaître les énoncés proposés. Par ailleurs, des éléments de sa compétence ont été mis en évidence dans la biographie lorsqu'il s'appuie sur des exemples pour illustrer sa pensée. Enfin, nous pouvons voir que dans l'exercice de reconnaissance, le participant s'est appuyé sur ses connaissances pour construire le cheminement de sa conscience et ainsi reconnaître certaines phrases qui étaient très similaires. En résumé, le test de reconnaissance a montré que sa compétence et sa conscience linguistique étaient en lien étroit et interagissaient l'une avec l'autre pour lui permettre d'identifier des traits saillants afin de reconnaître les différentes variétés proposées.

La série des phrases en francoprovençal a été proposée dans le but d'évaluer un potentiel *crescendo* dans la construction de sa conscience et de sa compétence. La méthodologie que nous avons utilisée semble fonctionner, car comme nous l'avions supposé, le locuteur a reconnu une succession des phrases qui se ressemblaient et qui marquaient une continuité dans leur enchaînement. Finalement, l'ensemble de l'entretien montre un réel cheminement progressif dans la construction de sa conscience linguistique, puisqu'au début de notre discussion, le locuteur déclare ne plus se souvenir et qu'il a perdu sa compétence. Cependant, à la fin du test, il reconnaît que le vocabulaire qu'il possédait est encore présent et s'en sert tout au long de l'exercice pour commenter les différents inputs que nous lui avons fait écouter.

Enfin, cette interaction avec notre locuteur a suscité des éléments de discours épilinguistique. Cela a permis de dégager des traits de représentations sociales envers le français qu'il considère comme la langue standard en lien étroit avec l'idéologie de norme et de prestige. En comparaison, le patois serait, pour lui, défini comme un écart par rapport au « bon français ». Cela s'est notamment ressenti lorsque le locuteur a fait référence à la mauvaise utilisation du pronom *y* dans sa langue régionale ou lorsqu'il a identifié les énoncés produits plus ou moins en français qu'il a qualifiés relevant du « bon français ». Cet aspect peut engager une réflexion sur la diglossie, les attitudes et stéréotypes envers sa langue et les autres langues. Du point de vue du locuteur que nous avons interrogé, il considère son patois comme une langue à part entière qui possède un dictionnaire, même si sa réflexion montre une certaine incohérence. Il fait souvent référence au fait que le patois ne présente pas de règles unitaires. Sa conscience est basée sur l'idéologie caractéristique de la France qui postule le concept de la langue toit développé par Kloss (Trimaille & Matthey, 2013), en l'occurrence le français qui possède un statut supérieur face aux autres langues régionales considérées comme minoritaires.

Conclusion

Pour cette étude, nous nous sommes intéressée à l'histoire personnelle d'un locuteur d'une langue considérée comme étant en danger, en l'occurrence le francoprovençal, pour rendre compte, d'un point de vue qualitatif, de son niveau de vitalité actuel. Au cours de notre recherche, nous avons cherché à mettre en place une méthodologie permettant de faire émerger la conscience linguistique du locuteur. Le travail sur la conscience linguistique a permis, dans un premier temps, de dégager les idéologies, représentations, perceptions, attitudes et stéréotypes du locuteur envers sa langue. Puis dans un deuxième temps, en se basant sur un protocole de recherche qui proposait une série d'énoncés en français, en contraste avec des variétés du francoprovençal et de l'occitan, nous avons observé l'émergence de traits saillants de sa conscience linguistique à travers des éléments de sa compétence linguistique. En d'autres termes, le test a montré que le locuteur s'appuyait sur ses pratiques langagières, ce qui nous a permis de repérer sa conscience de la langue. Le but de cette procédure était de faire déclencher des commentaires de la part du participant pour mesurer la perception, les attitudes et les représentations du locuteur face à sa langue et à celle des autres. Le test s'est avéré concluant, puisque nous avons pu mesurer un certain crescendo dans la construction à la fois de la conscience linguistique et de la compétence linguistique de notre collaborateur, mais il a aussi permis de lier des usages linguistiques à des éléments de représentations sociales de la langue.

Dans une visée plutôt muséographique, le travail que nous avons mené s'inscrit dans un projet de valorisation et de conservation du patrimoine linguistique. Le protocole de recherche proposé a été travaillé à partir d'un questionnaire préexistant. Notre étude semble intéressante puisque nous nous sommes servie de données du passé, pour en faire de nouvelles bases afin d'effectuer d'autres analyses linguistiques de terrain. Cela sous-entend la valorisation de la recherche linguistique, non seulement par la valorisation du matériel linguistique que possède un centre de recherche, mais aussi par la valorisation d'anciens travaux de recherche. En effet, notre protocole s'est construit à partir de données issues d'anciennes enquêtes de terrain.

Enfin, cette conclusion s'ouvre sur une nouvelle réflexion, celle du rôle des institutions politiques. Depuis 2009, la région Rhône-Alpes a lancé une politique

linguistique de reconnaissance, de valorisation et de promotion en faveur du francoprovençal (mais aussi de l'occitan). Cependant, depuis le 1er janvier 2016, la région Rhône-Alpes a fusionné avec la région Auvergne et porte le nom *Auvergne-Rhône-Alpes*. Cela implique la question de l'évolution dans la valorisation des langues locales. En effet, l'étendue du domaine du francoprovençal était majoritaire face à l'occitan dans la région Rhône-Alpes, mais depuis la fusion avec la région Auvergne, elle devient minoritaire. Quel sera alors le degré d'implication, pour favoriser des activités de reconnaissance et de promotion pour le francoprovençal, de la part de cette nouvelle région où l'occitan occupe maintenant une plus grande partie ? Cette réflexion pourrait être développée dans une nouvelle perspective de travail à la lumière de notre étude et des études précédentes.

Bibliographie

ALJA = Martin, J.-B. & Tuaillon, G. (1971-1981). *Atlas linguistique et ethnographique du Jura et des Alpes du Nord*, 4 vol. Paris : Editions du Centre national de la recherche scientifique.

Alvarez-Pereyre, F. (1991). La conscience linguistique : pourquoi, comment ? Dans J.-C. Bouvier (éd.). *Les Français et leurs langues : actes du colloque tenu à Montpellier les 5-7 septembre 1988* (p. 291-302). Aix-en-Provence : Université de Provence.

Bert, M. (2009). Typologie des locuteurs de langues menacées d'extinction : le cas du francoprovençal et de l'occitan dans la région du Pilat (France). Dans C. Fréchet (dir.). *Langues et cultures de France et d'ailleurs* (p. 25-38). Lyon : Pul.

Bert, M. & Costa, J. (2009). *Etude FORA : Francoprovençal et occitan en Rhône-Alpes*. Lyon : Université Catholique de Lyon.

Bert, M. (2010). Qui parle une langue en danger ? Locuteurs du francoprovençal et d'occitan en région Rhône-Alpes (France). *Faits de langues*, 35-36, 79-115.

Bert, M. & Grinevald, C. (2010). Proposition de typologie des locuteurs de LED. *Faits de langues*, 35-36, 117-132.

Bert, M. & Martin, J.-B. (2012). Genèse d'une politique linguistique régionale : le projet FORA (Francoprovençal – Occitan – Rhône – Alpes). Dans A.-L. Dotte, V. Muni Toke & J. Sibille (éd.). *Langues de France, langues en danger : aménagement et rôle des linguistes* (p.65-78). Toulouse : Privat.

Bert, M. & Martin, J.-B. (2013). Le francoprovençal. Dans Dans G. Kremnitz (dir.). *Histoire sociale des langues de France* (p.489-502). Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Boudric, F. (2013). L'interdit de la langue première à l'école. Dans G. Kremnitz (dir.). *Histoire sociale des langues de France* (p.353-374). Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Boyer, H. (2013). « Patois » : le déni français de glossonyme. Dans Dans G. Kremnitz (dir.). *Histoire sociale des langues de France* (p.169-178). Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Bres, J. (1999). L'entretien et ses techniques. Dans L.-J. Calvet & P. Dumont (dir.). *L'enquête sociolinguistique* (p.61-76). Paris ; Montréal (Canada) : L'Harmattan.

Brohi, C. (2002) Raconte-moi tes langues… Les biographies langagières en tant qu'outils d'enseignement et de recherche. *Bulletin Vals-asla*, 76, 183-193.

Bron, M. (2011). L'enseignement scolaire du francoprovençal. *Langues et cité*, 18, 7.

Costa, J. (2011). Quel nom pour une langue ? *Langues et cité*, 18, 6.

Cukor-Avila, P. & Bailey, G. (2013). Real and Apparent Time. Dans J. K. Chambers, P. Trudgill & N. Schilling-Estes (éd.). *The Handbook of Language Variation and Change* (p. 312-332). Malden : Blackwell Publishers.

Depau, G. (2015). *La numérisation de données dialectales entre sauvegarde du patrimoine linguistique et valorisation de la recherche*. Communication orale, Journée de la Recherche, Grenoble, Université Stendhal Grenoble 3. 26 Mai 2015.

Depau, G. (2015). Coscienza linguistica e trasmissione del patois nelle Alpi francesi : note sull'area di La Mure (Isère). Dans V. Porcellana, A. Gretter & R.-C. Zanini (éds.). *Alpi in mutamento. Continuità e discontinuità nella trasmissione delle risorse in area alpina* (p.129-154). Alessandria : Edizioni dell'Orso.

Depau, G. (2016). *Le francoprovençal dans l'arc alpin français : notes sur des questions de conscience linguistique, valorisation, transmission et aménagement linguistique*. Séminaire invité, Grenoble, Université Grenoble-Alpes, LIDILEM. 28 Janvier 2016.

Martin, J.-B. (2011). Le francoprovençal. *Langues et cité,* 18, 2-3.

Nagy, N. (2000). *Faetar*. Munich : Lincom Europa.

Tuaillon, G. (2007). *Le francoprovençal*. Vallée d'Aoste : Musumeci Editeur.

Trimaille, C. & Matthey, M. (2013). Catégorisation. Dans J. Simonin & S. Wharton (éd.). *Sociolinguistique du contact : dictionnaire des termes et concepts* (p.95-121). Lyon : ENS éditions.

Vincenz, de, A. (1974). *Disparition et survivances du Franco-Provençal*. Tübingen : M. Niemeyer.

Woehrling, J.-M. (2013). Histoire du droit des langues en France. Dans G. Kremnitz (dir.). *Histoire sociale des langues de France* (p.71-88). Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Sitographie

ALMURA = *Atlas Linguistique Multimédia du Rhône-Alpes et des régions limitrophes*. J.-E. Médélice (coord.). Repéré le 01 mai 2016 à http://www.atlas-almura.net/?page_id=50.

Table des illustrations

Figure 1 : Les langues régionales en France (Bert & Costa, 2009, p.13)..... 9
Figure 2 : La tripartition du gallo-roman (Tuaillon, 2007, p.12) 12
Figure 3 : Plateforme de l'ALMURA. Image tirée de : Médélice, J.-E. Atlas Almura. Repéré à http://www.atlas-almura.net/?page_id=50..... 30
Figure 4 : Entretien avec Maurice le 12 février 2016..... 44

Table des annexes

Annexe 1 Liste des phrases input 62
Annexe 2 Carte des localités citées extraite de l'ALMURA 63
Annexe 3 Identification des différentes variétés sur la carte de l'ALF 63
Annexe 4 Autorisation de diffusion 65
Annexe 5 Transcription de l'entretien 66

Annexe 1
Liste des phrases input

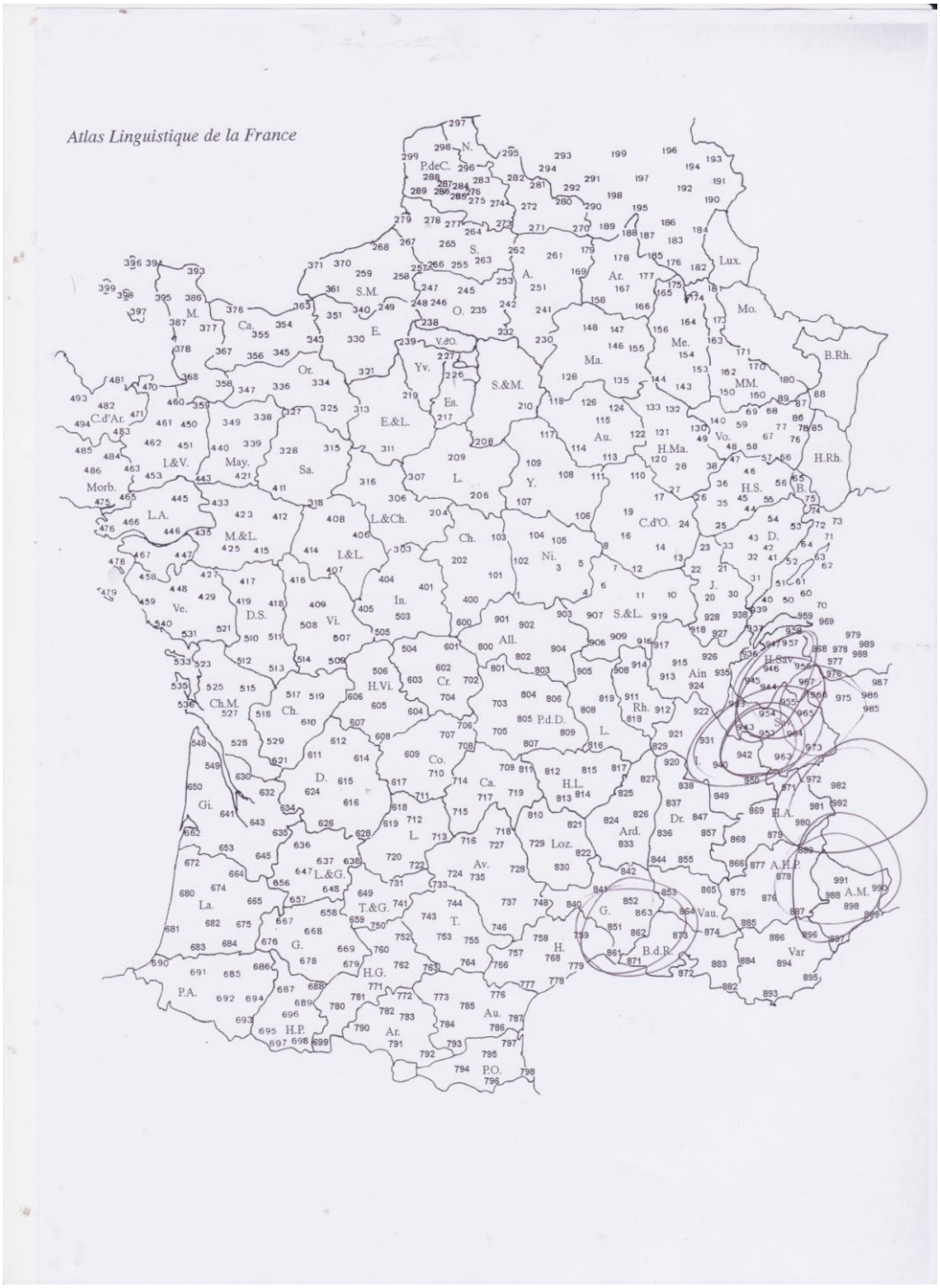
1. Français : Marseille
2. Français Rhône Alpes : Isère ARC5_Autrans_12_11a
3. FP : Reignier_temoins_jehova
4. FP : St-Mury_Monteymont _Semaine
5. FP : ARC5_Arvillard_6bis_1b-2b
6. FP : St-Mury_Monteymont_tête_fena
7. FP : ARC5_Cusy_6_4a-5
8. FP : ARC5_Sarre_fena_pei_nei
9. FP : Les Contamines_fena_grandmar_cuisiniere
10. OC : ARC5_StClement_11_1a-2a_10_1a-2a-3a
(Qb : question sans phrase : Où se parle le FP ? Indiquez sur la carte où les gens parlent FP). Est-ce que votre variété de FP ressemble-t-il à celui d'une des personnes que vous venez d'entendre ?)
11. FP : ARC5_Cusy_6bis_67b
12. FP : ARC5_Arvillard_6_bis_61b
13. OC : ARC5_Prebois_6_bis_61b
14. FP : ARC5_Evolène_4_5a-8a
15. FP : ARC5_Sarre_13_19a
16. FP : ARC5_Cusy_13_19a

Annexe 2
Carte des localités citées extraite de l'ALMURA[11]



[11] Les points d'enquête sélectionnés figurent en rouge et les dialectes soulignés en rouge sont ceux qui ont été reconnus par le participant.
Megève étant le village d'origine du locuteur.

Annexe 3
Identification des différentes variétés sur la carte de l'ALF



Annexe 4
Autorisation de diffusion[12]

[12] Annexe confidentielle

Annexe 5
Transcription de l'entretien[13]

Biographie langagière :

G : Je vous demande de vous présenter officiellement. Donc votre nom, prénom.

M : Maurice[14].

G : Et vous venez de ?

M : Alors j'habite Crolles en ce moment, mais je suis natif de Megève en Haute-Savoie.

G : Parfait, parfait.

M : C'est à 35km de la frontière Italienne, hein.

G : Oui, oui, c'est vrai.

M : D'où l'influence de l'italien sur mon, sur mon parler.

G : Donc je reviens un peu à ce qu'on disait tout à l'heure. Après je laisserai justement la parole à Léa. Vous venez de me dire/ donc/ vous avez appris le euh/ le parler de votre/ de votre village quand vous étiez enfant.

M : Enfant, oui.

G : Voilà. Pouvez-vous nous raconter un peu cette/

M : Bah c'est facile, c'est que euh/ toutes les origines de ma famille étaient euh/ à la campagne. Mes grands-parents étaient paysans, que ce soit du côté de ma mère que du côté de/ de mon papa et/ euh/ j'avais une très grande famille : des oncles, des tantes et à l'époque, moi je suis né en 1946, juste après la guerre donc quand j'avais entre 6 ans et 12, 13, 14, 15 ans on se rassemblait beaucoup dans les familles, c'est-à-dire qu'on n'allait pas au cinéma, on n'allait pas au restaurant. On pouvait pas, mais on allait dans les familles faire des soirées, et dans les soirées, les parents parlaient patois. Toujours, toujours,

[13] Abréviation des noms des participants :
M : Maurice (informateur)
G : Giovanni Depau (enquêteur)
L : Léa Mouton (enquêtrice)
[14] Le nom de l'informateur a été supprimé pour des raisons de confidentialité.

toujours. Il y avait les anciens, voire plus vieux, mes grands grands-parents et on/ tout le monde parlait patois et nous les enfants on nous parlait en français, mais certainement on nous parlait aussi en patois. Et ma fois on répondait parce qu'on comprenait et puis on a appris comme ça, en écoutant simplement. Mais après, moi personnellement, j'ai aimé cette façon de parler. Alors que tous mes copains, j'ai des copains de mon âge qui ne parlent pas un mot de patois de la région. Parce qu'ils n'aiment pas ça. Pour eux c'est péjoratif.

G : Pourquoi ?

M : Alors que pour moi/ Je ne sais pas. Je ne sais pas. Alors que pour moi c'était mes racines, c'était le monde agricole, c'était le monde, bah/ bon/ bien sûr quand on dit qu'on est né à Megève on pense aux, à l'argent, on pense aux hôtels, on pense à tout ça, mais il y a toute euh/ toute une famille encore qui vit à la campagne et moi je me souviens que tous les ans par exemple au mois de septembre, euh/ le 6 septembre exactement, il y a une foire à Megève, c'est la foire aux bestiaux, aux animaux. Donc les paysans viennent vendre les/ les animaux dans/ dans cette foire. Et toute/

G : C'est comme […]

M : Oui et encore maintenant. Et toutes les transactions à l'époque étaient en patois, pas un mot de français. Donc moi, bah, je circulais entre les/ et puis j'écoutais, j'écoutais. Et après ça se terminait dans un bar/ euh restaurant. Ils allaient là-bas et ils buvaient un peu, un verre et on voyait sortir l'argent et voilà c'était/ c'était très intéressant. Moi, alors je ne sais pas expliquer pourquoi, je ne sais pas, mais j'aimais ça et j'écoutais. Et j'avais des oncles. Mes oncles en particulier j'allais souvent les voir. Et quand je les voyais, c'était pas un mot de français. Toujours ils me parlaient en patois. Toujours, toujours. Alors forcément après, bah il y a des choses qui rentrent quand on est enfant, quand on est jeune. Et bah on enregistre. Et les derniers mots venaient véritablement de patois que j'ai prononcés. Euh/ Ma mère est décédée il y a 5 ans maintenant. Elle était en maison de retraite pendant une dizaine d'année et quand je l'appelais, euh/ immanquablement je lui disais des phrases en patois et elle me répondait et ça lui faisait énormément plaisir. Je le faisais exprès parce que je sentais que ça/ que ça lui rappelait des choses quoi et puis, ben c'était bien quoi. Mais ma sœur ne parle pas le patois et puis, euh/ je ne sais pas quoi dire. A la maison, c'est pas la peine que je parle, enfin/ Si parce que j'ai l'habitude de dire des phrases, mais donc, ma femme commence à/ à/ à avoir percuté quelques mots.

G : Elle est aussi de ?

M : Oh non, pas du tout, pas du tout. Elle est grenobloise. Mais voilà quoi, hein, c'est/ Je n'ai pas appris, j'ai simplement écouté et puis en écoutant on apprend quand on est enfant.

G : D'accord.

M : Voilà l'histoire est résolue.

L : Donc, euh/ donc tu dis que tu parlais/ enfin tu parlais, comprenais le patois dans le cercle familial et dans la vie du village, mais est-ce que tu le parlais aussi à l'école, tu l'entendais à l'école ?

M : Jamais non non. Non non. Non non. Non, j'ai appris l'anglais à l'école, j'ai pas appris le patois. Non non.

L : Et pourquoi ? C'était interdit ?

M : Pas du tout, mais ça n'existait pas. On n'apprenait pas des langues comme ça. Non non.

G : Ca arrivait, dans le/ parce que l'école était toujours à Megève ?

M : Oui oui. Oui.

G : Donc avec les gens, c'était plus ou moins les mêmes.

M : Non, mais non non. Il n'y avait pas/ Peut-être entre/ entre enfants comme ça, on pouvait se dire quelques mots. Euh/ Ou/ Même après plus tard, vers l'adolescence et tout ça, il y avait quelques phrases qui ressortaient. Mais/ mais/ C'était plus, je sais pas comment dire enfin des/ des petites choses, des/ des locutions verbales [tut tsɛta] pour se moquer de quelqu'un ou pour/

G : Oui, dans un cadre français, général. Voilà.

M : Oui oui oui. Oui, oui.

G : Et euh/ est-ce que/ euh/ là c'est la question aussi sur l'effet/ sur l'effet de la scuel/ de l'école pardon. Euh/ est-ce que/ est-ce que à votre avis on pourrait l'enseigner par exemple. Parce que/ comment/ justement vous dites : « non c'est l'anglais qu'on a appris ».

M : Non, c'était une plaisanterie.

G : Bien sûr, bien sûr. Mais est-ce que ça pourrait être enseigné ?

M : Ah mais moi je serais ravi, moi je serais ravi. Mais jusqu'à présent il existe dans les villages chez nous, je sais/ je pense que ça se fait ici aussi. Il y a des/ des associations, euh/ qui se sont montées et les anciens viennent, euh/ une fois par semaine, ils se retrouvent et ils échangent leurs connaissances en patois.

G : D'accord, d'accord.

M : Ils parlent patois et ils font de la cuisine. Des plats anciens, des choses comme ça.

G : Il y a des jeunes/ des jeunes qui ?

M : Et il y a des jeunes qui viennent et qui écoutent, je pense, hein. Moi je n'y suis jamais allé, mais je pense oui.

G : Ah oui c'est intéressant aussi de/

M : Et dans la région là-haut, on voit des mots patois qui/ qui/ euh/ qui arrivent sur le/ dans la vie de tous les jours. Je sais pas, il faut demander à/ euh/ Tu sais, Léa on a prêté à tes parents un moule pour faire la fameuse recette de notre pays. Ça s'appelle le farcement. C'est un moule à cheminée. C'est un truc très spécial qu'on trouve que chez nous là-haut, qu'on trouve pas ailleurs. Et bien, dans les magasins maintenant on voit son nom en patois. Ca s'appelle une [RaboliR]. En patois c'est une rabolir. La rabolir. [jøktatalɑ̃doliR] 'Où as-tu mis la rabolir ?' quoi. Hein/ c'est/

G : Et vous avez dit quoi en patois ?

M : [jøktabəta], [jøkəta] 'où as-tu', [bəta] 'mis'. Mais c'est le verbe mettre conjugué, hein parce que/ euh/ on verrait/ on verra sur le dictionnaire, c'est compliqué quand même hein. Parce que même en patois on conjugue les verbes, hein. Et quand on le parle, on le conjugue sûrement pas correctement hein. On dit un peu n'importe quoi. On parle/ on parle/ euh/ des gens comme moi on parle le patois petit nègre un peu, hein. Parce que c'est/ tu verras, c'est/ c'est une/ Pour moi c'est une vraie langue, hein.

G : D'accord. Voilà, c'est une question que l'on voulait vous poser.

M : Pour moi c'est une langue. Absolument. Même si elle a des variantes, même si elle a des/ plein de choses, euh/ Différentes. Euh/ Bah, c'est une langue.

G : D'accord. Justement, c'est une question qu'on a/ qu'on a pensé avec Léa. Est-ce que/ est-ce que cette/ cette variété est perçue, justement est considérée/ c'est une langue, c'est un patois, c'est un/ c'est quoi son nom ? Justement c'est une/ je sais pas ?

M : Non, on dit patois. On parle le patois. Le patois, le patois du village. Le patois. Oui Oui.

G : Est-ce que vous connaissez, euh par exemple le francoprovençal. Le mot comme/ ah bah on a le dictionnaire *Le francoprovençal*. Il y a arpitan. Je ne sais pas si vous avez jamais entendu parler du mot arpitan pour définir justement ce même groupe de parlers. Est-ce que vous, ça vous savez ?

M : Non.

G : Alors que francoprovençal, oui c'est un terme que vous.

M : Bah oui. J'ai été même étonné. C'est Léa qui m'a un peu fait découvrir que j'avais/ j'avais ce dictionnaire depuis longtemps, mais j'avais pas fait le rapprochement en francoprovençal. Pour moi c'était, euh/ pour moi c'était ma Savoie. C'était/ et ça s'arrêtait ici au Dauphiné quoi. J'avais pas l'impression qu'on pouvait descendre jusqu'en Provence quoi avec cette langue, avec euh/ Voilà. Pour moi ça doit être très limité. Très, très, très limité.

G : Alors que oui il y en a/

M : Et il peut pas y avoir une consonance des mots, c'est pour ça que ça me limitait. Je suis obligé de prendre des exemples pour expliquer ce que je veux dire. Euh. Dans la langue une pomme de terre c'est une [taRtifl]. D'où la tartiflette. On peut faire des/ d'accord ? Et mon beau-frère habite à/ qui est né à 30km de/ de chez moi. Vers le col des Saisies en Savoie, la pomme de terre c'est la [tifø:R]. Alors [taRtifl] et [tifø:R] ça se ressemble pas du tout. Et pourtant c'est/ voilà c'est comme ça quoi. Alors moi je comprends parce que j'ai l'habitude, mais/ Quelqu'un qui apprend. Ben c'est/ Je pense pas que ça soit là-dessus qu'il/ qu'il faille axer. Euh/ Moi je crois qui a/ C'est les verbes que je crois qui sont très importants. Moi je crois que c'est/ c'est les sons. Dans une phrase le verbe est très important puisqu'on peut broder n'importe quoi autour. Euh/ Je sais pas, mais/ Le verbe dormir par exemple. Alors/ Dormir à l'infinitif je sais pas, mais quand tu parles à quelqu'un [tabɛ̃dRømi] ? 'Est-ce que t'as bien dormi ?' Tu vois ? Alors c'est [dRømi]. Après si tu parles à/ tu te mets d'une autre façon.

G : [dRomi] ?

M : [dRomi]. [dRomi] si t'as [tabɛ̃dRomi] ? Et euh… [ʒebɛ̃dRomiji] J'ai bien dormi hier. Oui, mais il y a toujours ce verbe qui est là et qui est/ et qui est je dirais pas qu'il est invariable, mais c'est lui qui donne du sens à la phrase, parce que le reste c'est une question hein. Pour tout c'est/ Et puis moi j'ai remarqué hein, les gens ils brodent. Ils mettent plein de choses autour. Et/ et je trouve que c'est une langue joyeuse. J'ai jamais vu les gens se disputer en patois. Mais ça c'est mon opinion à moi hein. Là je/ je mélange tout.

G : C'est ce qui nous intéresse.

M : Mais pour moi c'est une langue joyeuse. Je vois mes oncles le parler toujours avec le sourire, avec/ et puis/ avec cette espèce de joie de voir que je comprenais ce qu'ils disaient. Alors, ça, ça me/ Et moi ça me faisais du bien parce que du coup je/ je rentrais je demandais à mes parents. Je demandais à ma mère parce que c'est surtout ma mère qui/ qui m'expliquait bien. Et elle me faisait des phrases et je lui répondais et hop. Et après je les savais quoi.

L : Est-ce que tu penses que/ parce que tu as un dictionnaire/ Est-ce que tu penses qu'on peut tout dire en patois ?

M : Ah oui. Complètement. Ah oui. Des/ des discussions de deux, trois heures si tu veux. Des discours si tu veux. Il n'y a aucun problème. Enfin moi il faudrait que je m'y remette. Aujourd'hui j'en serais bien incapable, mais/ mais euh/ quand même. Oui oui, sans problèmes. Mais tu vas être surprise parce que c'est un vrai dictionnaire comme un dictionnaire français hein. Il y a/ il y a/ Il y a des/ tout.

L : Tout à l'heure tu nous as parlé de ta femme. Que tu parlais de temps en temps en patois et qu'elle commençait à comprendre un peu. Est-ce que tu le parles encore aujourd'hui avec d'autres personnes ?

M : Bah des trucs. Si je suis un peu/ je sais pas, peut-être un peu énervé, je sais pas comme ça. Puis qu'il y a/ il y a quelqu'un qui parle un peu trop fort ou qui/ j'entends pas ce qu'on me dit au téléphone, j'aurais tendance à dire [tʃɛstø]. Ça veut dire 'tais-toi' et ça elle comprend très bien. J'ai pas besoin de le dire deux fois. Euh/ [defɑ̃bR] 'j'ai faim'. [denabunase] 'j'ai soif'. Alors voilà tiens encore un truc [denabunase]. C'est pas seulement j'ai soif, j'ai une bonne soif ça veut dire. C'est mieux que j'ai soif [denabunase]. Alors en patois composé tout de suite un verbe à boire parce que c'est que tu as très soif. C'est/ On

met des adjectifs. On met des/ Tu verras, tu feuillèteras. Tiens il y a des accents circonflexes, des accents graves, des/ Parce qu'il faut y donner/ Eh bien il faut une intonation à donner. C'est comme quand on essaye de parler italien. Nous français, on ne met pas le/ l'accent fort sur la bonne syllabe hein. Mais à la fin il faut pas le mettre à la fin hein. C'est l'avant dernière syllabe hein. Bon/ Quand on compte en français/ en/ en patois par exemple. Moi tous mes petits-enfants je leur apprends à compter en patois pour rigoler tout ça. Parce que les parents leur apprennent à compter en anglais. Tu sais ça fait bien. Le gosse il commence à parler en anglais. Et moi je dis : « bah papi il va t'apprendre à compter en patois ».

G : C'est une bonne euh.

M : C'est marrant.

G : Vous pouvez compter pour nous aussi ?

M : Oui. [jõ] [du] [tRe] [kwatRo] [tʃiŋk] [sei] [sɛte] [oto] [nove] [dietʃi]. Donc c'est comme si c'était de l'italien.

G : Bah tout à fait.

M : Oui oui, ça convient. Et j'ai/ je l'ai retrouvé tout à l'heure. J'ai dit « tiens je vais voir si je me trompe ». Mais non. C'est/ c'est bien ça quoi. Alors avec différentes prononciations. Moi je suis influencé par l'italien. Peut-être que j'ai mis un peu des intonations italiennes dessus. Mais voilà, c'est ça. Alors c'est marrant comme/ parce que les gosses vont voir leurs parents et ils lui disent/ voilà/ Mathias il compte jusqu'à dix en patois, mais : « qu'est-ce que tu racontes ? », « mais c'est papi qui m'a appris » quoi. Moi je/ moi je voilà/ je dis à ses parents, apprenez lui à parler en anglais, moi je lui apprendrai le patois ». Voilà.

L : Là tu nous parles de tes petits-enfants. Est-ce que tu l'as transmis à tes enfants un petit peu ?

M : J'ai essayé avec Murielle un peu ma fille ainée. Alors elle, elle sait beaucoup plus de mots que Patricia par exemple hein. Elle en sait beaucoup plus, mais elle ne sait pas parler du tout. Elle a/ elle a les mots comme ça hein. Elle a entendu peut-être parler mes parents aussi. Parce qu'elle a 46 ans. 47 bientôt. Donc euh/ je pense si je faisais une phrase en patois même parlée pas trop vite. Je pense qu'elle comprendra le sens de la phrase oui. Mais elle est incapable de/ de parler.

G : Vous pensez que ça serait bien/ de/ de transmettre ? Que les plus jeunes le parlent ?

M : Moi je crois oui. Je crois que ça serait bien. Il faut pas laisser perdre. Moi je pense que c'est/ je pense que c'est/ c'est une valeur quoi, c'est/ On conserve des manuscrits. Pourquoi on ne conserverait pas le langage aussi ? Moi ? Vous n'êtes pas à convaincre puisque/

G : Ah voilà, c'est ce que j'allais dire. Ce n'est pas à moi de le dire. C'est vrai que/ Bien sûr, bien sûr. C'est quelque chose que/

L : Du coup je pense que ça serait une dernière question. Est-ce que tu penses que le/ le patois à tendance/ va peut-être mourir en quelque sorte ?

M : Oui. Oui, je pense que.

G : Oui je pense que c'est vrai.

M : A part que s'il y a quelques fous comme moi ou comme vous peut-être, mais euh/ les jeunes ne le savent pas, ne le parlent pas un mot. Non je ne pense pas que ça les intéresse quoi. J'en sais rien.

G : Et c'est quand même encore parlé chez vous ?

M : Les vieux. Au-delà de 70 ans oui, mais/ Oui. Moi je fais partie des exceptions. Enfin les gens de mon âge on a entendu donc on continu à parler un peu. Et si on va/ Parce qu'il y a quand même une catégorie de gens qui habitent encore dans les hameaux autour du village qui sont vraiment dans la campagne qui ont encore un cheval, trois vaches, deux moutons, machin truc bon/ Ils ont une ferme. Ils continuent à/ à pratiquer encore entre eux comme ça quand ils se rencontrent. Mais j'ai bien peur que ça disparaisse quoi. C'est mon souci. A part des/ quelques/ quelques fous comme ça ou comme vous/ Vous connaissez non ?

G : Je le connaissais. Je le connais un peu de nom. Il est plutôt connu oui. Il y a aussi un autre livre qu'il a/ Je pense qu'il est suisse.

M : Il y a aussi d'autres personnes qui ont participé oui, des jeunes tout ça. Je ne me rappelle plus. J'ai vu les noms là.

G : Il a écrit aussi un autre livre qui s'appelle *Parlons en francoprovençal*. Sur la grammaire aussi du francoprovençal.

M : Et j'ai ça que je vais prêter à Léa aussi.

G : Ah oui.

M : Ça c'est parce que moi j'aime la poésie.

G : D'accord.

M : Hein/ et là c'est l'occasion quoi, de/ d'avoir un poème et puis d'avoir sa traduction en France/ euh/ en français.

G : Ah oui, c'est vrai. Il y a beaucoup de différences entre le/ le comment/ le patois, le francoprovençal et le français ?

M : Oui et puis celui qui est écrit là comme patois c'est pas/ c'est pas tout à fait le mien quoi.

G : D'accord, mais vous arrivez quand même à le/

M : Oui bien sûr, oui, oui.

G : Et ici, il n'y a pas d'autres personnes. Oui non/ bon/ là on est à Crolles. Je sais pas s'il y a aussi une/ une communauté de personnes qui/ qui parlent un peu patois.

M : Alors là je ne sais pas du tout.

G : Vous avez jamais eu l'occasion de/

M : Non. Je sais qu'il y a une association sur Theys. Sur les plateaux de Belledonne. A Theys. Il y a les patoisants qu'ils s'appellent je crois/ Hein/ donc ils doivent se réunir un petit peu comme je disais dans mon pays en gros. Et parler patois entre eux. Faire revivre. Mais ça il faudrait faire une recherche. Il y en a dans le coin. J'en suis sûr, hein/ Mais ce n'est pas des jeunes. Ça m'étonnerait. Ça m'étonnerait.

G : Oui c'est ça la difficulté après de transmettre justement l'intérêt, la curiosité aux jeunes, aux plus jeunes. C'est ça justement/ L'intérêt.

M : Oui bien sûr, bien sûr. Mais bon. L'intérêt c'est que quand on comprend pas, c'est difficile quoi. On a beau s'intéresser à la chose/ mais si tu comprends pas ce qu'il se dit, tu décroches après quoi. T'y vas plus. Enfin c'est ça le problème. L'intérêt c'est de/ de comprendre quoi.

G : Tu voulais poser d'autres questions ?

L : Non, c'est bon.

M : Il y avait des chansons en patois. Il y avait plein de choses comme ça que je connais plus, bien sûr, mais/ Mais j'entendais mes parents chanter en patois, oui bien sûr.

G : Vous avez des enregistrements aussi en patois ?

M : Non. Non, non non, non c'est dommage.

G : Ah c'est vrai que c'est/ Ce sont des choses qui/

M : Bah c'est dommage parce que d'abord on n'avait rien pour enregistrer à l'époque. Mais dans les soirées/ C'était très intéressant parce que les parents jouaient de la musique. Il y en avait toujours un qui jouait de l'accordéon. Euh/ Mon père jouait de l'harmonica. Voilà. Donc les gens dansaient entre eux. Ils faisaient comme ça. Ca chantait.

G : C'était festif. Il y avait le côté festif aussi.

M : Je me souviens d'une chanson. Je crois qu'elle est encore chantée. On la retrouve encore en français. (freudonne l'air). Alors ça c'était une chanson folklorique. D'accord ? Mais en patois c' était :

La Mayon sur son pomi

Que se guinganave, que se guinganave.

Alors la Mayon, c'est la Marie. Une fille qui s'appelait Marie qui montait sur son pommier et qui se balançait. Qui se [gɛ̃ganav]. Voilà et puis après c'est un petit peu plus hard vers la fin quoi. Mais j'ai entendu chanter ça par mes parents plein de fois quoi, c'est/ c'était.

L : Papa il l'a connait.

M : Ah ouais ? Bah tu vois.

G : Qui ça ?

L : Mon père.

G : Ah bon ? Alors on a un autre.

L : Il l'a apprise parce qu'il a fait des colonies de vacances et il l'a connait.

M : D'accord, d'accord.

G : Il y en a d'autres de chansons ?

M : Non ça ne me vient pas comme ça, mais voilà c'est des/ des/ des petites choses qui me/ qui ressurgissent en parlant avec vous quoi/ c'est ça/ Moi ma mère elle serait là, vous ne pourriez pas l'arrêter quoi. Elle ferait que parler, parler, parler, parler en patois, bien sûr. C'est/ c'est fou quoi/ Dis-moi. Je/ je/ je sais pas en quoi je peux t'aider, quoi je/ je/ C'est toi qui doit faire des recherches et poser des questions, hein moi je/

L : Bah là tu nous aides déjà beaucoup en répondant à nos questions.

G : Bah oui oui, c'est absolument/ c'est vrai. C'est déjà l'intérêt pour votre/ pour votre point de vue, votre histoire personnelle. C'est vraiment quelque chose qui est/ qui est très important. Et aussi la manière dont vous présentez aussi vos/ vos souvenirs, votre rapport sur quelque chose qui/

M : Oui, je suis un peu compteur je sais.

G : Ah mais c'est bien, tant mieux ! Tant mieux, ça vous facilite la tâche. Non, c'est un vrai plaisir aussi pour cet aspect, voilà/ C'est de pouvoir/ pouvoir parler/ le fait que vous nous présentez des/ aussi des anecdotes.

M : Bah une anecdote, il y en a une qui me revient que mon papa racontait souvent. Il y avait un jeune euh/ un jeune juif pendant la/ la guerre qui était dans une famille euh/ là-haut et qui était à l'école. Euh/ Ce n'était pas l'école du village de Megève. C'était l'école d'un petit hameau plus haut. Et je sais pas son nom évidemment. Mais quand les allemands sont venus, ils ont/ Ils le cherchaient en fait hein. Et ils ont un peu fait l'inventaire de ce qu'il y avait dans la classe. Et ce gosse il voulait toujours un bol de lait. Et/ Euh/ Les gens parlaient souvent en patois/ donc un bol de lait c'est un [bɔldlase]. On boit le lait c'est le [lase]. Un [bɔl lase]. Et quand il demandait/ il savait pas bien parler. Il disait « [bɔlase] ». Alors ils l'avaient surnommé Bolacé. Et quand ils lui ont demandé son nom bah il s'est levé et il a dit « [bɔlase] ». Et ça l'a sauvé. Parce que c'était pas un nom juif quoi. Et personne a rigolé, tout le monde a dit/ s'est dit « mais il s'appelle pas comme ça ». Mais bon, voilà. C'est une belle histoire parce que du coup ils sont repartis sans lui quoi. Donc c'est un mot patois qui a sauvé ce petit juif.

L : C'est beau.

G : Souvent, ce qui est intéressant. Mais euh/ mais c'est vrai que voilà/ Après souvent le/ ce qu'on sous-estime parfois, c'est justement la/ la présence de ces langues locales dans la vie de tous les jours, dans la vie des communautés. Et qui font justement

des histoires qui sont des histoires personnelles et qui sont aussi des histoires d'une communauté entière, voilà.

M : Bien sûr.

G : C'est pour ça que voilà/ maintenant/ si Léa a aussi d'autres questions on continu, mais vraiment/ c'est vraiment l'objectif.

M : Il y a une piste que moi je voudrais t'indiquer, aussi. Des gens qui sont capables de maintenir un petit peu ces traditions. C'est quand/ tous les villages chez nous là-haut il y a un groupe folklorique. Mais ça fonctionne bien hein. Et euh/ avec des traditions propres au village. Alors par exemple euh/ à Megève ils s'appellent Les Mailles et Béguines. Alors c'est/ c'est une tenue qu'avaient les savoyards à cette époque-là. Les hommes avaient des gilets en laine qu'ils appelaient la [maj]. [dvetalamaj] 'je vais mettre mon gilet' [vetalamaj]. Et les femmes avaient une espèce de foulard en pointe qui descendait dans le dos, très joli. Très, très coloré avec un nœud là devant comme ça. C'était/ Et puis avec un/ un petit/ un petit chapeau sur la tête un peu bizarre. C'était la béguine. En patois la [bødzø]. Et ils s'appellent les [majebødzø]. Donc euh/ ces gens-là chantent presque plus de 50% de leurs choses en patois et parlent toujours le patois, mais le village d'à côté. Euh/ Je sais plus si c'est Flumet ou <INC> ils s'appellent les [bjozize] 'les jolis oiseaux'.

G : Les ?

L : Comment tu dis ?

M : [lo] les hein/ [lo], [bjo] pour beau, [zize]. [lobjozize] les beaux oiseaux. A Cordon, un petit village en-dessus de Sallanches les [kopakav]. Alors là c'est un peu moins rigolo. C'est que/ ils avaient une tradition euh/ chez eux. Ils coupaient la queue des chevaux. Vous savez c'est les chevaux avec des grandes queues comme ça de crin. Et eux ils coupaient la queue. Pourquoi, j'en sais rien. Je saurais pas dire pourquoi. Les [kopakav] c'est ceux qui coupent la queue. Voilà, et c'est resté. C'est/ donc le nom de leur groupe folklorique. Il s'appelle comme ça. Voilà, donc il y a plein de petites traditions comme ça. Enfin les autres je me souviens plus, mais ça serait facile à retrouver hein.

G : Et vous, vous fréquentez encore le/ la ville de Megève ? Vous y allez de temps en temps ?

M : Non jamais. J'ai plus rien. J'ai ma sœur à Sallanches encore juste à côté. Donc j'y vais. Et puis on passe à Megève, si vous voulez/ on y va/ On y va entre saison. Moi j'y vais pour me promener en montagne. Pour faire des/ Pour retrouver mon/ retrouver mon pays quoi. C'est tout, mais euh/ mais bon/ Vous savez l'hiver c'est/ c'est une usine à fric. C'est/ c'est/ Il y a plus rien, il y a plus rien de très naturel quoi hein. C'est/

G : Oui non parce que je demande parce que j'ai l'impression que vous avez quand même bien/

M : C'est un pays. Bah oui parce que j'aime le coin, oui oui. Ah oui, oui oui. Je connais/ je connais bien la vie du/ Voilà. Et je pense que c'est pas/ Moi je parle de mon pays c'est une chose, mais c'est partout pareil à mon avis. Moi il me semble que dans les villages il y a des traditions.

G : Oui. Bah il y en a qui/ qui ont gardé/ qui ont mieux gardé ces traditions.

M : Ouais. Peut-être. Peut-être.

G : Il y en a qui sont plus modernisés. Alors modernisés plus rapidement/ voilà. Sûrement aussi.

M : Peut-être.

G : Qui se sont agrandi. Ca dépend. Je pense que c'est beaucoup de/ de facteurs éléments.

M : Et maintenant pour trouver des parlers comme ça c'est/ c'est au-delà de 70 ans quoi. C'est/ En dessous c'est [ʂ]. C'est dur quoi.

L : C'est ça oui, c'est pas facile de/ de/

M : Non mais moi je te décourage pas au contraire. C'est/ c'est/ Tu trouveras sûrement ton bonheur là-dedans et certainement. Alors c'est marrant parce que j'ai des amis à Gex. Gex c'est bien un pays. C'est bien un nom de là-haut de cette région avec une/

G : Ah oui ? C'est une famille/

M : Oui oui. Oui/

Tâche de reconnaissance de phrases :

L : Donc on va te faire écouter une série de phrases/ Donc que tu vas entendre/ Et on voudrait connaître ton opinion sur ce que tu vas écouter.

M : D'accord.

G : Alors, je/ Comme complément d'information. Il y a des/ On préfère parler vraiment de variété de langues parce qu'il peut y avoir des choses même assez différentes. Donc ce qu'on demande ce n'est pas une euh/ Comment dire euh/ C'est vraiment une/ c'est vraiment une opinion/ voilà. A mon avis c'est ça. C'est/ c'est cette euh/ c'est cette langue/ On le parle où ? Le plus précisément possible si on veut. Ou sinon on le parle en France, on le parle en Italie. On le parle aux Etats-Unis. Je dis un peu tout, vraiment/ Et ce qui est intéressant c'est vraiment de/ de/ de connaître votre/ votre avis euh/ votre avis sur la phrase que nous vous faisons écouter.

L : Je lance la première phrase.

[1. Français : Marseille]

L : Ça va ? Tu as bien entendu ?

M : Ah oui oui. J'ai très bien entendu.

G : Alors. La question de départ. C'est/ c'est quoi ? C'est du/ c'est quelle langue ? C'est quelle ?

M : C'est du bon français, mais c'est du français du côté de Marseille un peu, non ?

G : Voilà. C'est la/ Qu'est-ce qui fait penser par contre que c'est/

M : Ah il y a des petites intonations quand même. La façon/ Euh/ Il y a quelque chose qui m'a surpris c'est « j'y arrive pas ». Euh/ Je pensais que c'était plutôt de chez nous le « y ». Mais euh/ L'utilisation du « y » à mauvais escient.

G : Du « y » ? Alors pourquoi c'est ?

M : Parce que chez nous on dit « j'y vais », mais on dit aussi « j'y fais ».

G : D'accord. Ah oui.

M : C'est pas français du tout.

G : Pour dire « je le fais ».

M : Oui, « je le fais ». Voilà, hein/ Mais euh/ Et puis euh/ il parle avec les mains. Et puis voilà pourquoi. Moi je situe ça à Marseille voilà ou du moins/

G : D'accord. Je passe tout de suite à la carte. J'utilise/ donc on utilise celle-ci. Euh/ Ceci est une carte que/ qu'on/ que nous avons appelé/ c'est la carte de l'Atlas Linguistique de France qui a été rédigée euh/ au début du XXe siècle. Donc il y a toutes les/ tous les départements de la France, plus quelques endroits euh/ de Belgique, de Suisse. Donc euh/ l'idée c'est pour à chaque fois qu'on/ qu'on écoute une phrase/ Vous venez de dire « oui c'est plutôt de Marseille »/

M : Oui.

G : Donc on va cercler euh/ environ euh/ Marseille, Bouche du Rhône.

M : Bien.

G : Donc on est ici, Bouche du Rhône.

M : Oui, enfin le Var quoi.

G : On va se mettre/ oui là où plus ou moins c'est/ c'est parlé.

L : Alors la deuxième phrase.

[2. Français Rhône Alpes : Isère ARC5_Autrans_12_11a]

L : Tu veux une deuxième écoute ?

M : Ce garçon fait la cour à ma [fil:je]. C'est la [filja]. Euh [f:]/ On doit se rapprocher de l'Italie un peu hein/ mais c'est bizarre. Oui ça/ ça me paraît bizarre. Je veux bien écouter, oui parce que/

L : D'accord.

[2. Français Rhône Alpes : Isère ARC5_Autrans_12_11a]

M : Ah je suis perdu là.

L : Donc c'est une variété différente de la langue que tu parles ?

M : Ah oui, oui oui bien sûr, oui mais bon. C'est très/ Euh/ Il y a pas beaucoup de mots euh/ différents « ce garçon fait la cour à la [filje] ». C'est la fille, mais bon/ alors c'est la fille qui euh/ qui est/ qui est dit dans une langue/ dans un patois. Dans un/ dans une dialecte régional, mais lequel je/ je/ je/ je connais pas quoi/ c'est/ pour moi je me rapproche de l'Italie un peu quoi.

G : D'accord. On peut mettre même si c'est grand, cette euh/ si on se rapproche de l'Italie ou quelque chose que/ qui parle plutôt/ D'accord, voilà/ C'est très indicatif. J'ai pas précisé cet aspect. C'est vraiment une carte qui, euh/ qui est comme ça pour nous positionner. C'est très indicatif, voilà.

[3. FP : Reignier_temoins_jehova]

M : J'ai bien compris hein ce qu'il a dit, mais/

G : C'était peut-être un peu plus/

M : Tout d'un coup il sonne à la porte, il frappe à la porte. Euh/ Oui ça monte là. On se rapproche de chez nous là un petit peu.

G : On fait réécouter une deuxième fois.

[3. FP : Reignier_temoins_jehova]

M : [todɛ̃ku] [isnajalapøRt]. Oui. Toute la deuxième partie je comprends bien, mais alors la première partie alors pas un mot. Ah tatatata/

G : C'est quoi ? C'est quoi cette variété à votre avis ? C'est du français ? Déjà on peut commencer/ C'est du français pour vous ? C'est du ?

M : Ben oui c'est du français, mais c'est du patois quand même hein. C'est pas/ c'est pas du français. Enfin c'est/ C'est quand même déjà bien/ [isnajalapwɛRta] c'est quand même pas tout à fait du/ du français hein ! Ça veut dire qu'il a sonné à la porte bien sûr. Et euh/ les mots me parlent bien. Alors la première partie de la phrase, les mots me/ La [pina] je sais pas ce que c'est. Je sais pas. Je sais pas où situer ça. Je vois pas ça en Ardèche. Je vois pas ça dans les Hautes-Alpes/

G : Une troisième fois ? On peut faire écouter jusqu'à trois fois comme ça.

M : Allez oui c'est pour le fun.

[3. FP : Reignier_temoins_jehova]

M : Oui donc c'est deux/ deux personnages qui sont en train de faire quelque chose. Ah ! Quoi je sais pas. Ouais/ Je sais pas, je sais pas, je sais pas.

L : Pourquoi tu penses que c'est du patois ?

M : Hein ?

L : Pourquoi tu penses que c'est du patois ?

M : Ben les mots euh/ Les mots. Enfin/ je sais pas. C'est pas une langue étrangère en tout cas. Hein/ Je sais pas.

L : Donc au niveau lexical. Tu as reconnu des mots ?

M : Ben j'ai reconnu des mots. [isnajalapwɛRta]. Euh/ je sais pas.

G : [snajalapɔRta], [lapɔRta]

M : La [snaj] c'est une sonnette hein.

G : D'accord.

M : Une sonnaille qu'on mettait aux vaches. C'est une sonnaille.

G : Ah ? Où ça ?

M : [tusnaj], [tusnajalapwɛRta]. Et puis après il tape à la [pwɔRta]. Donc il sonne et puis il tape. Bon/ Mais avant, il y a peut-être/ un/ qui s'appelle José si j'ai bien compris et un autre qui s'appelle Tine ou je sais pas comment. Et ils font quelque chose, mais j'ai pas compris ce qu'ils faisaient quoi. Donc voilà. Je sais pas, je sais pas. Je donne ma langue au chat hein.

G : Non, non, c'est/ mais déjà vous avez bien analysé la phrase, comme/ c'est vraiment ce qu'on demande. Si vous voulez placer quelque part.

M : Oui. On va remonter. On va remonter un peu au-dessus de là/ Voilà. Toujours un peu/

L : Quatrième phrase.

[4. FP : St-Mury_Monteymont Semaine]

G : On entend très mal. C'est la qualité aussi de l'enregistrement.

M : Oui, mais vas-y recommence.

[4. FP : St-Mury_Monteymont Semaine]

M : Ben alors là non plus c'est pas français ça.

L : Est-ce que euh/ Même si tu comprends pas, est-ce que/ qu'est-ce que tu en penses ?

M : Bah je pense qu'il énumère quelque chose. Est-ce qu'il énumère euh/ Des animaux qu'il a chez lui. Est-ce qu'il énumère des couleurs, des/ non je sais pas. Au début

j'ai cru que c'était des couleurs et après j'ai pensé qu'il énumérait autre chose. Il explique quelque chose. Il a je sais pas/ J'ai des vaches, des moutons, des poules et des canards, mais je sais pas. Je/ je/ je dis n'importe quoi, mais j'ai pas compris un seul mot voilà.

G : D'accord. On fait écouter la troisième de canonique.

[4. FP : St-Mury_Monteymont Semaine]

M : Il dit « cheveux »/ il dit « verte », non ? Il parle pas de couleur là ? Je sais pas. Mais tu sais toi ce qu'ils disent ?

L : Oui.

G : Nous on le sait justement. Et après on parlera de/ On vous dira.

M : Je sais pas. Enfin j'ai dit tout ce que je pouvais dire hein moi/ J'ai cru du jaune, du vert. Et puis après je me suis dit/ J'ai l'impression qu'il dit « il y avait ça, et ça, et ça, et ça », mais je/ j'ai pas compris quoi.

L : D'accord.

G : Très bien. On continue tout ça. C'est vraiment euh/

[5. FP : ARC5_Arvillard_6bis_1b-2b]

M : Je vais la repasser. Là elle était trop forte.

G : C'était un peu beaucoup.

[5. FP : ARC5_Arvillard_6bis_1b-2b]

L : Est-ce que tu as compris ?

M : Mais non, la [ˈke:ta] je sais pas ce que c'est. Je sais pas. C'est peut-être la quête. La messe le dimanche. Je sais pas non.

G : Une troisième.

[5. FP : ARC5_Arvillard_6bis_1b-2b]

G : C'est pas/ C'est la [ˈte:ta].

M : La [ˈte:ta] ?

G : Sa tête, sa tête quoi.

M : Ah oui ! Ah bon bah/ on va dire que c'est de l'italien alors hein. Non ? Je sais pas. A non, l'italien c'est la [testa].

G : Ah oui c'est ce que j'allais dire.

M : Ah non, c'est pas pareil. La [ˈteta]. Ouh ! Vous êtes méchants là. Non/ La [ˈteta].

L : De quelle langue/ Oui de quelle langue selon toi il s'agit ?

M : Du charabia ? Non je sais pas. Je vais pas dire de bêtises, je sais pas.

[6. FP : St-Mury Monteymont tête/fena]

M : Elle [amalatet].

L : Une deuxième écoute ?

[6. FP : St-Mury Monteymont tête/fena]

M : Ah je sais pas pourquoi elle a mal à la tête, mais il dit que quelqu'un à mal à la tête. Je sais pas si c'est pas sa femme qui a mal à la tête. Il me semble que j'ai compris la [feø:na]. Chez nous c'est la femme. [mafø:nama/alatet]. Ça pourrait être ma femme a mal à la tête.

G : [fena] ?

M : Oui. Chez moi/ oui c'est ma femme. [laføn] [mafø:nama/amalatet]. Voilà/ Bon/ c'est quelqu'un qui a mal à la tête alors/ Bon/ c'est déjà du patois, on va dire du/ je sais pas moi. Du patois, du patois/ C'est pas du dauphinois ça hein. C'est/ c'est/

G : C'est quand même plutôt du patois de/

M : Plus haut oui. Un peu savoyard déjà. Un peu Tarentaise par là. Tu vois/ je situe ça par-là quoi.

G : Ah oui, d'accord. On se rapproche de chez vous.

M : C'est ça, c'est ça oui.

G : Donc c'est plutôt ici.

M : Voilà, oui c'est là, c'est là.

G : D'accord, d'accord.

M : Fais-moi écouter du suisse !

G : Peut-être…

[7. FP : ARC5_Cusy_6_4a-5a]

M : Oui c’est pareil. Il parle aussi de sa femme, là hein/

G : On va réécouter parce que j’ai parlé entre temps. Là aussi j’ai parlé.

[7. FP : ARC5_Cusy_6_4a-5]

M : Oui, la grand-mère a les cheveux gris. Sa/ la femme a les cheveux/ ou la fille a les cheveux je sais pas comment/ Et la grand-mère a les cheveux gris. Mais bon/ Je comprends ça, mais vous dire d’où ça vient, ça j’en sais rien moi hein.

G : Mais c’est les cheveux.

M : Après oui, oui, ça se rapproche. Ca y est, c’est bien plus familier. C’est pas tout à fait ce que je/ je dirais chez moi, mais/

G : Disons que si quelqu’un vous disait ça vous/ surtout dans un contexte vous arriverez à/

M : Oui, oui oui oui oui oui. Je. Le début de la phrase je sais pas/ Il y a quelqu’un qui a les cheveux d’une certaine couleur ou d’une certaine façon et/ et la mère/ Alors c’est peut-être la fille qui a les cheveux, je sais pas, blond peut-être ou/ Et la mère a les cheveux gris. Voilà, hein, c’est ça oui. Il compare les cheveux de quelqu’un.

G : C’est, c’est/ Comment vous dites mère chez vous ?

M : [maR]

G : [maR]. Voilà, donc avec le [a]. D’accord. Donc on reste toujours dans la région.

M : Voilà. On reste dans ma région.

G : On fait pas le tour de France là. On reste toujours/

M : Breton je le parle pas. A part [kenavo].

L : Phrase suivante.

[8. FP : ARC5_Sarre_fena_pei_nei]

L : Une deuxième écoute.

[8. FP : ARC5_Sarre_fena_pei_nei]

L : Est-ce que tu as compris ?

M : [setafønapeine]. Je/ je/ je rapproche pas de/ De rien non. Ça me dit rien. Tant pis hein. J’aurais une mauvaise note.

[9. FP : Les Contamines_fena_grandmar_cuisiniere]

M : Oui, c'est/ c'est toujours la même chose/ là/ C'est toujours la mère a quelque chose, la grand-mère a les cheveux machin/ Et puis je vais réécouter parce que la fin j'ai pas tout à fait compris.

[9. FP : Les Contamines_fena_grandmar_cuisiniere]

M : [lakusinjɛRatReka] c'est ça que j'ai pas compris. Bon euh/ la femme a les cheveux noirs. La grand-mère a les cheveux/ Non la/ Je sais plus. Le deuxième a les cheveux gris. Et la grand-mère, alors ça je sais pas ce qu'elle a, mais/

G : Vous avez dit « cuisinière » ?

M : Ben oui.

G : C'est ça que vous avez entendu ?

M : Ben oui. Ça/ ça n'a rien à voir avec les cheveux quoi, c'est pour ça que ça m'a surpris quoi. Voilà/ C'est une bonne cuisinière on va dire.

G : Vous retrouvez en tout cas/ vous retrouvez les éléments que/

M : Ah oui oui ! Bien sûr, bien sûr. Puis c'est, bon, c'est un peu une suite à ce qu'on a entendu avant quoi hein.

G : Oui.

M : Euh/ Je veux bien réécouter pour savoir comment ils disent cheveux.

[9. FP : Les Contamines_fena_grandmar_cuisiniere]

M : [lo pøljø]. Oui c'est bien ça, [lo pøljø].

G : C'est quoi ? J'ai pas entendu.

M : [lo pøljø].

G : [pøljø] ? D'accord, c'est pour cheveux ? Ça se/

M : Oui. Alors là c'est presque à côté de chez moi quoi, c'est/ On y est là. [lo pøljø ne], [lo pøljø] oui c'est/ C'est étonnant que le mot soit aussi précis quoi hein. On peut regarder mais cheveux c'est [pøljø] quoi, c'est/ c'est ça quoi.

L : D'accord. Donc tu pourrais euh/

M : Non, mais moi je reste dans mon coin. Je reste dans ma Haute-Savoie là, par-là.

[10. OC : ARC5_StClement_11_1a-2a_10_1a-2a-3a]

M : Non, alors là je comprends rien. C'est pas du français ça. Alors c'est peut-être du patois, mais c'est/ c'est pas ma région. Pas du tout, pas du tout.

L : Et qu'est-ce qui te ferait penser que ce serait du patois ?

M : Ah non/ c'est du patois, mais enfin/ c'est pas une langue étrangère. Enfin je veux dire/ je comprends un peu de l'allemand, je comprends si j'entends quelqu'un qui parle le tchèque ou le yougoslave, bah je comprends pas/ mais je connais les intonations et quelqu'un qui parle italien ou espagnol je comprends et là je/ j'étais presque sur du portugais. Alors tu vois, c'est/ je vais réécouter. Parce que j'ai entendu des [ʃ] [ʃ] [ʃ] et ça c'est bien de la caractéristique du Portugal.

[10. OC : ARC5_StClement_11_1a-2a_10_1a-2a-3a]

M : [ʃ]. Non, je sais pas, mais euh/ J'ai envie de mettre ça au Portugal, quoi, voilà.

G : D'accord.

M : Parce qu'il y a des [ʃ] [ʃ] [ʃ] là-dedans, ça/ Et tu/ tu as déjà entendu du portugais un peu, non ?

L : Non, pas du tout.

M : Ah bon, parce que tu vas rigoler. Tu penseras à moi le jour où tu en entendras. Parce qu'ils ont des « c » et des « ch » partout et ça fait toujours comme ça [ʃ] [ʃ]. C'est fatiguant presque à entendre, quoi. Voilà.

L : D'accord.

G : En tout cas, c'est pas de chez vous. Ça c'est/ vous confirmez, c'est pas quelque chose qui vous est familier.

M : Ah oui oui, je confirme. Non, non. Ça m'est pas familier en tout cas.

G : Et après comme je vous disais, on pourra réécouter rapidement. C'est nous qui vous dirons ce qu'on pense.

M : J'avais raison, parce que le patois souvent/ Euh/ si vous essayez de le prononcer, euh/ D'une façon euh/ très euh/ comment on appelle ça ? Littéralement ce qui est écrit. On comprend rien. On peut parler un peu vite. Il faut sauter un peu des mots. Il faut sauter un peu des syllabes. Il faut/ Voilà/ Il faut arrondir un peu les angles avec le patois hein. Parce que/ euh/ tu/ tu/ tu comprends rien à ce qu'il faut mettre. Tu prends les

mots si vraiment tu veux, euh/ ça porte un nom. Comment on appelle ça ? Quand t'as un mot où à côté on met entre parenthèses la/ la façon de la prononciation/ Euh/ Là c'est bien/ Il faut bien qu'il y en ait une de prononciation, hein/ mais euh/ Dans la vie courante c'est pas comme ça quoi. Ils parlent à toute vitesse et puis voilà ils s'arrangent. Hein, ils s'arrangent. Ils s'arrangent. Je t'assure. Il n'y en a pas deux qui parlent pareil.

G : Et puis ça me fait penser à quelque chose que je voudrais dire justement quand on en parlera de/ des phrases, par rapport à ce que vous/ vous venez de dire. C'est s'il y a/ s'il y a quelque chose que vous voulez ajouter, rajouter/ Voilà.

M : D'accord.

[11. FP : ARC5_Cusy_6bis_67b]

M : Il s'est cassé quelque chose, mais quoi ?

L : Une deuxième écoute ?

M : Oui.

[11. FP : ARC5_Cusy_6bis_67b]

M : Alors il s'est peut-être cassé la jambe, mais là encore c'est pas de ma région parce que le/ le/ le « j » de jambe, euh/ nous on y mettrait plutôt un « z » avec autre chose. [sekasalasɑ̃mba].

G : D'accord.

M : Euh/ Mais là il a plutôt dit [ʃɑ̃mb], il a/ il a [ʃ]/ Je sais pas. [ʃ]/ la [ʃɑ̃mba], la [sɑ̃mba]. Euh/ je suppose que c'est ça, il s'est cassé la jambe. Je/ je vois pas autre chose.

G : Par rapport à ce que vous dites. Est-ce que, euh/ comment est-ce que vous dites vache ?

M : [vasta].

G : D'accord. D'accord. C'est intéressant. C'est justement/ c'est/ ce que vous venez de dire par rapport à tout à l'heure.

M : Oui, oui, mais tout à l'heure on prend un exemple ou deux si vous voulez. Vous prenez vache et puis vous verrez les/ les deux ou trois prononciations [lavasta], [lavaka], la/ Voilà, il y a plusieurs, euh/ selon la région ça se prononce pas la même chose hein. Voilà/ Je regardais les draps tout à l'heure. Il y avait des/ des/ Chez nous, un draps c'est un [paje]. Euh/ je/ je vois pas du tout le rapprochement avec draps quoi hein. Mais euh/ Bon

bah voilà. Le lit c'est [la kwøst]. Euh/ c'est/ c'est tout des petites choses comme ça quoi. Mais/

G : En tout cas vous avez une/ une vraie compétence.

M : Oui j'ai le vocabulaire quand même, il est resté un peu. Mais/ mais encore une fois c'est/ moi je l'ai fait vraiment/ ce qu'on fait aujourd'hui, parce que/ d'abord parce que j'aime beaucoup Léa et puis que/ et que je me dis ça peut servir à quelque chose. Je/ j'aime bien être utile à quelque chose d'abord. Et puis euh/ c'est difficile quoi. C'est difficile parce que/ moi si j'avais à décrire cette langue/ Je dirais qu'il y a pas de règles. C'est bien qu'on ait fait des dictionnaires. Moi je trouve qu'il y a pas vraiment de règles quoi/ Parce que [f:]/ Je trouve que chacun s'arrange un peu avec sa langue, vous verrez/ Enfin vous le/ le chercheur peut-être que vous allez dire « c'est pas vrai », mais/

G : Non, mais au contraire. Moi je suis/ Comme c'est une euh/ j'ouvre une parenthèse/

M : Je crois qu'il y a toujours une origine de toute façon, mais/

G : Mais on parlera de/ Je pense qu'on/ on aura le/ si vous voulez après on aura le temps. On prendra un peu de temps. C'est quelque chose qu'on veut faire avec Léa justement de/ de prendre le temps pour/ pour vous montrer notre point de vue. Et ce genre de choses sont pleinement dans notre réflexion de chercheurs quoi. En tout cas/

M : D'accord, d'accord.

G : Voilà c'est pas du tout quelque chose de euh/ je suis d'accord ou je suis parfaitement d'accord avec ce que vous dites.

M : Ah oui, oui.

[12. FP: ARC5_Arvillard_6_bis_61b]

M : Oui enfin c'est une histoire de soupe hein. Il la verse, il la boit et puis après il y a plus rien, mais euh/ [f:]/ C'est tiré par les cheveux ton truc, hein, parce que/

G : On fait réécouter/ c'est/ c'est/

[12. FP: ARC5_Arvillard_6_bis_61b]

M : Voilà/ Il y a quelqu'un qui a fait la soupe. Il y a quelqu'un qui la fait cuire. Il y a quelqu'un qui la bu. [labɛR] 'la bu'. Nous on dit « manger la soupe », mais il la [bɛR] et après il y a plus rien. Voilà ce qu'il dit.

G : Ce sont des mots que/ que vous reconnaissez comme de/

M : [ʂ]/ Je les rapproche. Il y a, il y a la [søpa], c'est la 'soupe'. [lafakwɛR] c'est 'il la fait cuire'. Euh/ Moi je dis [ilamøski] 'il la mangé'. Lui il dit [ilabɛRa] 'il la bu'. Oui.

G : Ah oui ?

M : Bon, c'est un peu tiré par les cheveux, mais après il y a plus rien. Mais/ C'est pas tout à fait mes mots, mais j'ai bien compris quand même le sens de la phrase. Ça se rapproche là aussi du genre/ je sais pas de ma région toujours hein. Non/ je/

L : Donc une variété proche de chez toi ?

M : Oui, oui oui ça c'est encore proche de chez moi. Oui, oui bien sûr.

L : D'accord.

[13. OC : ARC5_Prebois_6_bis_61b]

M : Bon, là celle-ci c'est/ il commence à devenir rigolo là, mais j'ai/ j'ai pas compris quoi. Il est encore sur la soupe là hein/ mais euh/ non je veux bien réentendre.

[13. OC : ARC5_Prebois_6_bis_61b]

M : Alors bah oui, qu'il a toute mangé la soupe et puis qu'il dit [tʃu] [tʃu] [tʃu] je sais pas quoi/ J'ai pas compris le reste hein. Je/ c'est/ c'est pour ça/ j'ai dit « là il dit une plaisanterie » quoi, hein.

G : Il y a des mots que vous arrivez à repérer ?

M : Ah non, ce que j'ai bien compris c'est « manger la soupe » hein, c'est tout. Le reste/ le reste non j'ai pas trop compris quoi, hein/ Si qu'il y a plus rien. Il a mangé la soupe, après qu'il y a plus rien. Puis [tʃu] [tʃu] [tʃu]. Je sais pas ce qu'il y a.

G : Bah allez, on enchaîne sur celle-là.

[14. FP : ARC5_Evolène_4_5a-8a]

M : C'est pas français ça, si ?

L : Tu veux une deuxième écoute ?

[14. FP : ARC5_Evolène_4_5a-8a]

M : Non, je comprends rien du tout là. Je/ Pas une histoire de syllabe là ? Non je pense pas/ en fait non non. Non, je sais pas, non non. Je/

G : Ok.

[15. FP ARC5_Sarre_13_19a]

M : J'ai rien compris.

L : Deuxième écoute.

[15. FP ARC5_Sarre_13_19a]

M : Non rien. Rien, rien, rien compris. Mais rien de chez rien.

L : Pour toi, c'est/ Il s'agit de quelle langue ? Tu dirais/

M : Je sais pas.

G : Une troisième ? Juste pour dire qu'on la faite. Une troisième fois.

[15. FP ARC5_Sarre_13_19a]

M : [f:]/ non. Non, je sais pas. C'est/ Je sais pas. Il y a de l'italien peut-être à la fin, mais je suis pas sûr.

G : Pourquoi ?

M : Il y a des consonances en [a], hein, c'est des/

G : Ah ?

M : Et puis la façon de parler, de mettre l'accent sur la deuxième/ Sur l'avant dernière syllabe un peu. Parce que l'accent il compte beaucoup hein, dans le patois. Hein/ dans ces langues-là.

G : Chez vous, c'est différent l'accent par rapport au français ?

M : Oui, je trouve que les mots/ la façon dont on les dit. D'ailleurs, c'est pour ça qu'il y a beaucoup d'accents sur les/ Accent circonflexe, accent grave, tout ça. Beaucoup/ Voilà donner un petit peu de vie à ces mots quoi. Un peu tordu, hein/ Il faut reconnaître/ Vas-y, le dernier.

[16. FP : [ARC5_Cusy_13_19a]

Alors, les filles et les garçons (3s) On dirait de l'argot, parce qu'on dirait qu'ils vont à la teuf. Ils vont à la fête. Ça peut pas être ça ! Vas-y/

[16. FP : [ARC5_Cusy_13_19a]

M : [vœjalatø:fa] [ɛ:]/ Non, je sais pas. Donc les filles et les garçons bien sûr, mais/ Je sais pas ce qu'ils font.

G : Ça vous euh/ C'est/ c'est du/ c'est en français/ euh/ à votre avis ? C'est/

M : Oh oui, les filles et les garçons, mais/

M : Voyez/ un petit garçon chez nous, c'est une [ptsi valø].

L : Comment ?

M : Un petit/ Alors je te le dit plus/ plus francisé : « un petit valet », [um ptsi valø], [ptsi valø] [la ptsi dafœj] [ɛ̃ ptsi valø]. [lo paR] [lo maR], [lo gRɑ̃ paR] [lo gRɑ̃ maR]. C'est tout des/ des expressions qu'on retrouve peut-être pas à 10km plus loin quoi hein/

G : Est-ce que je peux vous demander comment vous dites cousin, cousine ? Est-ce qu'il y a des/

M : Ah sûrement, sûrement/ Pas que je me trompe parce que la [kusœn], c'est la cuisine. C'est pas la cousine. Je veux pas dire de bêtises. Ah non/ Je sais pas. Oh/ c'est peut-être que/ Non/

G : On va chercher.

M : A, B, C.

G : Ça vous arrive de connaître/ d'entendre des personnes de Suisse ? Vous savez qu'on parle aussi en Suisse. Il y a des/

M : Oui, oui, oui. Eh/ oui, mais en Suisse le danger c'est qu'il y a des consonances allemandes dedans souvent. En/ hein/ qui ont beaucoup sur le/ Alors, R, S, T, U/ Cousinage, cousin/ Ah le [kysɛ̃]. Ouais. [kysina]. [kusina], la cousine. [kysɛ̃] Oui, ça/ ça me va bien le cousin. Mais le [kysɛ̃]/ oui, ça/ ça me va bien. Le cousin, la [kusina]. Bon/ c'est pas très/

G : Vous dites [kusina] avec euh/

M : Tiens, la couverture/ ça c'est bien ce qu'on dit chez nous. La [kuvɛRta].

G : Ah oui.

M : Et puis à côté, c'est la [kœvRɛt]. Tu vois/ c'est pas marqué la [kœvRɛt]. La [kRœvet], pardon/ oula [la kœvRɛt], [la kRœvɛt]. Je sais plus. Ah ça y/ je vais commencer à m'embrouiller déjà. Bon ben/ voilà.

G : Alors. On va expliquer un peu le/ le travail parce que c'est la moindre des choses. Déjà avec tout le temps que vous avez consacré à cet/ à cet échange. Pour ça après on pourra/ Déjà, on termine disons sur cet aspect. Après on pourra discuter encore. Euh/ donc l'idée c'était de présenter des/ des phrases que nous avons choisi. Euh/ qui sont euh/ en partie en français. Les deux/ La première certainement vous l'avez reconnu. Celle du Sud de la France/ Français du Sud. Et aussi beaucoup de phrases qui sont euh/ extraites de parlers du groupe francoprovençal. Donc de la famille francoprovençal. Plus euh/ combien de phrases en occitan ?

L : Euh/ trois.

G : Deux ou trois phrases en occitan. Dont une, celle en portugais disons.

M : C'était ça ? C'était de l'occitan ?

G : C'était de l'occitan.

M : Donc j'étais bien dans la bonne direction hein.

G : C'est ça. Ça descend.

M : L'occitan c'est quoi ? C'est perpignan ?

G : L'occitan c'est en réalité en partie déjà dans la Drome, dans l'Ardèche on parle/ on commence à parler l'occitan.

M : Ah ! D'accord.

G : Et tout au Sud c'est déjà de la famille de l'occitan qui arrive jusqu'à/ jusqu'à l'Espagne.

M : D'accord. Oui oui oui.

G : Vas-y, vas-y. On peut faire un peu un tour des phrases que nous avons écoutées. Donc la première c'est pas la peine de prendre. C'est de passer, comme vous l'avez déjà souligné. Euh/ il y avait quelque chose sur la 2. On va la réécouter pour l'expliquer rapidement.

[2. Français Rhône Alpes : Isère ARC5_Autrans_12_11a]

G : C'est du français/ français/ patois de la région de euh/ d'Autrans précisément. Du côté Vercors. C'est « ce garçon fait la cour à ma fille ». C'est un peu ce que vous avez dit hein. Souligné et tu vois c'était les mêmes

M : Ah oui d'accord. Oui c'est ce que j'ai dit, mais bon/ Parce que chez moi on dirait pas [fɛ]. On dirait « le garçon [fa]/ [efa] » tout court. Et c'est pas [efe] la cour. C'est [efa] la cour.

G : Voilà, voilà. C'est des choses qui justement celui-ci le.

L : C'était pour savoir si tu reconnaissais des traits saillants euh/ qui permette de reconnaître certaines variétés.

M : Bien sûr, bien sûr. Bien sûr, bien sûr. Non, mais j'ai compris le/ le deal. Mais moi je/ j'en profite pour rajouter ça.

G : Bien sûr. Voilà, voilà. C'est toujours/ c'est absolument le bienvenue. C'était vraiment l'idée de/ de voir aussi euh/ chez quelqu'un qui/ qui a une compétence. D'ailleurs une vraie compétence. Je/ je confirme euh/ votre compétence. Vous ajoutez vraiment des éléments qui sont pertinents dans la réflexion et c'était justement ce qui nous intéressait de voir. Comment on arrive à récupérer des informations/ Et celle-ci elle euh/ la/ l'histoire.

[3. FP : Reignier_temoins_jehova]

M : Tout d'un coup. Ouais/

G : Alors ça.

M : Oui il y a bien deux personnages hein. Mais je sais pas qui. La Tine ? Peut-être.

G : La Fine. C'est la Fine. Joséphine.

M : Oui, oui, oui, d'accord, d'accord. Et le José donc/ Alors je sais pas ce qu'ils sont en train de faire, mais à la fin tout d'un coup il y a quelqu'un qui tire la sonnette et frappe à la porte.

G : Exactement.

M : Entre temps je sais pas ce qu'ils font hein.

G : Euh, ils sont en train de préparer le goûter. Quelque chose comme ça.

M : Ah !

G : Et/ et José préparait la/ la table ou/ Je retraduis un peu le/

M : Ok. Oui, oui, oui, non, mais/ d'accord, d'accord.

G : Et c'est quelqu'un de/ de/ de la région de, de Régnier. Régnier c'est/

M : La Haute-Savoie. C'est la Haute-Savoie. Régnier c'est la fête des jonquilles/ c'est/ c'est pas très loin d'Annemasse. Pas très loin de chez ton/ ton frère. Régnier, quand on était jeune, on allait à Régnier pour la fête des jonquilles. C'était une région où il y avait énormément de jonquilles.

G : D'accord. C'est/ c'est pas loin de Megève ?

M : La Roche-sur-Foron c'est/ c'est/ c'est/ Parce que Megève est très près de la Savoie hein. Megève est en Haute-Savoie, mais très près de la Savoie.

G : Oui.

M : Et Régnier c'est plus au centre de la Haute-Savoie. C'est vers la sous-préfecture Bonneville, la Roche-sur-Foron. Euh/ Voilà/ Cluse, les Landes tout ça.

G : Et cet enregistrement justement/ justement c'est quelqu'un qui/ qui/ qui/ qui aime bien le patois

M : Ouais, oui, oui. Oui, on sent que j'ai mieux compris parce que c'est plus vers chez moi quand même. J'ai déjà/

G : Oui c'était. Et il y a quelqu'un qui/ Et il y a d'autres phrases qui/ que vous avez interprétées parfaitement. En plus c'est/ c'est euh/ C'était votre interprétation, c'était vraiment le sens de la phrase.

[4. FP : St-Mury_Monteymont Semaine]

M : Alors celle-ci.

G : Ça/ c'est celle-ci/ c'était une série.

M : J'ai compris du jaune, du vert, c'est pour ça que je me suis dit « c'est des couleurs », mais c'est pas ça quoi.

G : Alors, en réalité c'est une série, mais c'est les jours de la semaine. Et c'est en fait justement/ est-ce que vous connaissez ? C'est pour vous/ parce que celle-là c'est/ c'est une forme que je ne connais pas précisément et c'est/ il dit : « [di] le/ le jour : di, [dilyn] donc le jour de la lune. [dimaR], [dimɛR] et »/

M : Ah !

G : Et euh/ [dijo], là on a/ Et jusqu'à samedi et après il dit : « dimanche ».

M : Ah, d'accord.

G : Et voilà/ Et on entend pas très très bien.

M : Non c'est pas du tout comme ça chez nous. Pas du tout comme ça.

G : Voilà. Vous vous souvenez ?

M : Oh je me souviens pas bien, mais dimanche c'est le [dømɑ̃dR], [dømɑ̃dR] et/ [dømɑ̃sdR] pardon et samedi c'est [døsɑ̃dR]. [dømɑ̃s] [døsɑ̃dR]. Et/ c'est/ c'est des noms très compliqués. Je me souviens plus.

G : Voilà, d'accord.

M : On pourrait les retrouver là, mais/

G : Oui, sinon c'est déjà/

M : C'est pas tout à fait la même chose.

G : Et celle-ci en plus pour la qualité n'est pas la meilleure, mais on a voulu choisir cette série.

M : Oui, oui c'est bien.

G : C'était/ Ça pourrait être ça en plus. Euh/ le fait de/ que en tout cas qu'on/ qu'on a récupéré/ qu'on a repéré une sorte de série. Parce que vous avez dit que/ il parle de quelque chose. Dans tous les cas vous avez repéré cette idée de série. Voilà.

M : J'ai quand même pas traduis.

G : Ah non, mais ce/ ce n'était pas notre objectif forcément en tout cas.

[5. FP : ARC5_Arvillard_6bis_1b-2b]

M : [laˈte:ta] [avaˈmalaˈte:ta]. La tête. Il a mal à la tête. Ça c'est un peu de chez moi, ça hein. Je comprends très bien ça. Il y a pas de problèmes. Puis surtout avec l'accent comme ils font. [laˈte:ta]. C'est pas la [tɛt], c'est la [ˈte:ta].

G : Voilà. Vous avez parlé de l'accent.

M : Voilà. Il faut mettre l'accent sur le [e] là. Le premier. [laˈte:ta]. J'ai mal à la [ˈte:t]. Voilà. Il parle/ C'est/ c'est ça qui plait pas aux jeunes justement. C'est/ c'est/ c'est cette/ C'est ces intonations. Ils/ les/ les/ Ils ont l'impression que les gens qui parlent patois sont ridicules. Parce qu'ils mettent des intonations euh/ fortes. Pas là où ils ont l'habitude de les entendre. Là où ils les ont appris à l'école. C'est pas du tout ça quoi, hein/ D'accord/

Ouais ça les choque les jeunes un peu je trouvais. Donc quand j'étais jeune moi « ah regarde comme il parle celui-là, c'est pas possible », voilà/ Hein/ [ʒemalaˈte:ta].

G : Oui, et ça justement, là on avait des exemples justement que vous avez euh/ qui vous avez parfaitement familier c'était la [fena]. Vous avez euh/ souligné la femme euh/ Et puis il y en a une qui était intéressante que vous êtes/ Euh/ Megève n'est pas loin des Contamines.

M : Oui, il y a la montagne juste toc !

G : Voilà. Et voilà un exemple de/ de la Contamine/ de les Contamines.

M : Les Contamines oui.

[9. FP : Les Contamines_fena_grandmar_cuisiniere]

M : Alors la [kuzinjɛR] [tReka] je comprends pas la fin.

G : Ah, voilà, je vous euh/ c'est/ c'est/ On a ajouté cette/ cette partie « elle a une cuisinière » qui n'a rien à voir avec les/ « une cuisinière à trois/ trois pieds »

M : Ah !

G : On parle de/ Je pense qu'on parle plus ou moins de/ Ca n'a rien à voir, mais voilà.

M : Ah oui, mais d'accord, d'accord. Oui la femme, la mar, la grand-mar, tout ça elles ont les cheveux noirs, les cheveux machin truc, ça j'ai bien compris.

G : C'était juste cette dernière partie qui, en plus n'avait rien à voir avec l'idée initiale.

M : Bah c'est ce qui me gêne parce qu'on cherche, on cherche qui a les cheveux de cette couleur-là quoi, c'est/

G : Après euh/ là c'est l'occitan. Justement l'occitan du Portugal.

[10. OC : ARC5_StClement_11_1a-2a_10_1a-2a-3a]

M : Non je comprends pas.

G : C'est significatif que vous avez pas justement/ Ce n'est pas forcément familier. Après c'est/ c'est tout à fait significatif.

G : Et après on peut juste les deux, trois dernières.

[11. FP : ARC5_Cusy_6bis_67b]

M : Il s'est cassé la jambe. [laʃɑ̃ba] [la θɑ̃ba]. Je sais pas comment il dit. C'est pas comme chez nous, mais j'ai bien compris il s'est cassé la jambe.

G : Parfait. Et ça c'est Cusy. Je sais pas où c'est précisément, mais c'est toujours dans la région du francoprovençal justement.

M : Alors il y a aussi un truc qui est déformé chez nous. C'est quand on va avoir tendance en plus du patois à mettre des mots, euh/ comment on appelle ça ? Presque d'argot. On/ on dira il s'est cassé la [pjɔt].

G : D'accord. La [pjɔt] c'est toujours/

M : Une patte. Il s'est cassé la patte. Alors/ hein/ au lieu de dire « la jambe ». [isekasalapjɔt]. Voilà. Voilà ce qu'on dirait nous. Euh/ on chercherait pas à dire jambe. Alors, euh/ bon/ Ça veut dire la même chose, mais non seulement c'est du patois, mais en plus c'est de l'argot. C'est la patte quoi. A un humain ça se dit pas quoi hein. On dit « la jambe ». C'est assez compliqué.

G : Et puis pour terminer. Cet exemple d'Arvillard.

[12. FP: ARC5_Arvillard_6_bis_61b]

G : Voilà, voilà c'est la série.

M : Il fait la soupe, <INC> et puis il la verse. Il la boit et puis il y a plus rien.

G : Voilà. Et c'est une sorte de comptine disons sur les différentes étapes de justement de/ euh/

M : D'accord, d'accord

G : Faire la soupe, faire la/ jusqu'à la manger, il y a plus rien. Et puis les trois dernière c'était pas/ voilà, c'était/ on les a ajouté comme ça. Mais voilà, je pense que là vous venez de dire « ah j'aurais une mauvaise note » tout à l'heure, mais non bien sûr.

M : Non, je plaisante.

G : Mais en tout cas, non seulement euh/ vous n'aurez pas une mauvaise note/ Je pense qu'au contraire vous avez vraiment envie de/

M : Ah mais c'est bien de donner une note. C'est pas mal.

G : Non je pense que c'est euh/ c'est vraiment le fait de pouvoir parler avec quelqu'un qui/ qui a une connaissance directe de la langue locale. C'était vraiment ce/ ce dont on a besoin pour aussi, pour/ pour voir justement ce que/ ce que vous avez évoqué du contexte/ le rôle du contexte. Le fait de pouvoir parler aussi en présence. C'est quelque chose de très important de/ qui/ qui permet aussi aux parlers de/ Je prends un peu la parole. Après je te laisserais terminer/ C'est aussi de créer, de vous disiez/ Oui il y a des règles, des normes, mais en réalité pour nous il n'y en a pas vraiment et aussi ce qui compte c'est la manière dont on parle.

M : Ce qui compte c'est parler et se faire comprendre. Après la méthode oui, oui/

G : Et d'ailleurs, le plus on est spontané le plus souvent on/ on atteint l'objectif de justement de communiquer.

M : Tout à fait.

G : Et je pense que là on/ vous avez permis aussi de montrer cette importance de certains éléments qui/ qui reviennent, qui sont/ et qui sont présents aussi dans le/ dans le parler. Mais c'était une chose qui nous intéressait aussi, c'était de montrer que finalement certains éléments étaient/ qui sont présents dans plusieurs villages/ Ce n'est pas dans toute l'aire du francoprovençal comme [fena], [maR] etc. qui sont effectivement comme ça, mais c'est aussi, voilà/ comme quelque chose d'absolument familier. Voilà, c'était, c'était un peu l'objectif de notre/ de notre travail de départ, voilà.

M : Bien sûr.

G : Je te laisse terminer. Je vais pas non plus occuper la place. Toute la place.

L : Bah merci oui. C'était euh/ Tu as bien répondu à ce qu'on cherchait en fait. A avoir des commentaires, euh/ ton histoire.

M : Oui bon bah ça c'est/ Oui, c'est bien.

G : Donc pour nous/

M : Enfin il faut savoir que ça a existé quoi. C'est pas/ c'est pas quelque chose/ C'est pas quelque chose qu'on trouve seulement dans les livres quoi. Il y a encore, je te dis, 50 ou 70 ans des gens parlaient seulement en patois. Parlaient seulement ces langues-là. Bon, ils apprenaient certainement à l'école le bon français, mais dans les familles ils parlaient comme ça hein. Tous, tous, tous. Alors/ C'est bien de voir qu'il y a des/ des/ des

jeunes qui s'intéressent à ça parce que sinon c'est perdu, perdu, perdu quoi hein. Terminé hein/ c'est fini. Voilà.

G : Sauf qu'il y a encore des associations comme on disait tout à l'heure.

M : Oui, oui, oui, oui, mais je sais pas s'il y a beaucoup de jeunes dans ces associations. Je crois pas non.

G : Est-ce que d'après vous il faudrait valoriser aussi en termes de politique de région. Est-ce que la région qui est à côté de chez vous/

M : A moi je crois, je crois parce que on est/ on est/ Léa le sait/ On est des amoureux de la Bretagne. On va tous les ans en vacances en Bretagne et on voit de quelle manière les bretons euh/ protègent leur langue, euh/ aiment leur langue et euh/ C'est vrai, ils/ quand ils viennent nous voir il y a toujours des mots en breton, il y a toujours/ bon ben/ Je crois qu'ils vont le réapprendre à l'école hein. D'ailleurs il me semble qu'il y a quelque chose. Il y a un projet là-dedans quoi hein. Il y a des classes de breton quoi plutôt. C'est pas/ c'est pas partout quoi, mais hein bon.

G : On pourrait le faire ici en Rhône-Alpes-Auvergne maintenant.

M : Ouais. Je sais pas, je sais pas, je sais pas. Je sais pas. On demandera à Anaïs quand elle sera en poste. Hein ?

G : C'est qui ?

M : Non c'est ma fille. C'est ma dernière fille qui euh/ qui a fait un master 2 en je sais pas/ sur la culture. Enfin je sais pas exactement le titre de son diplôme. Je sais pas.

L : Je sais pas trop non plus.

M : Et elle travaille sur la culture quoi hein. Là en ce moment elle est à côté de Lyon. Elle organise un festival/ un festival de rue.

G : D'accord. Ah oui d'accord.

M : Là elle a fini ses études l'année dernière.

G : Elle s'intéresse pas au parler de la région ?

M : Non. Je lui en parlerai ce soir.

G : Voilà, voilà c'est l'occasion pour euh/ pour valoriser davantage.

Table des matières

Remerciements 3

Sommaire 5

Introduction 6

1. CHAPITRE 1. ETAT DE L'ART 9

1.1. Historique du francoprovençal 10

1.1.1. Contexte des langues régionales en France 10
1.1.2. Naissance du francoprovençal 10
1.1.3. Destiné du francoprovençal 11

1.2. Délimitation géographique et définition du francoprovençal 12

1.2.1. Une aire linguistique rattachée à trois pays 12
1.2.2. Délimitation face à la langue d'oïl et à l'occitan 13
1.2.3. Quel nom pour cette langue ? 15

1.3. Une langue en danger 17

1.3.1. Un nombre de locuteurs restreint 18
1.3.2. Absence de transmission 18
1.3.3. Absence d'enseignement académique 19

2. CHAPITRE 2. METHODOLOGIE 21

2.1. Un projet de valorisation 21

2.2. Un stage de recherche qui s'est fait en continuité 21

2.2.1. Première étape : numérisation de bandes audio 21
2.2.2. Première idée de terrain qui n'a pas abouti 23
2.2.3. Repenser notre protocole 23

2.3. La construction de notre protocole définitif 23

2.3.1. Un entretien semi-directif 24
2.3.2. Biographie langagière et phrases de reconnaissance 25
2.3.3. Construction du protocole 29
2.3.4. Terrain 31
2.3.5. Outils de transcription 31

3. CHAPITRE 3. ANALYSE DE L'ENTRETIEN 33

3.1. Biographie langagière 33

3.1.1. Profil du participant 33
3.1.1.1. Transmission reçue 33
3.1.1.2. Transmission verticale 35
3.1.1.3. Profil du locuteur 37
3.1.2. Représentations sociales de la langue locale 38
3.1.2.1. Enseigner la langue ? 38
3.1.2.2. Une langue à part entière 38
3.1.2.3. Un élément identitaire régional 41
3.1.2.4. Eléments de conclusion 41
3.1.3. Eléments de compétence linguistique 42

3.2. Emergence d'une construction de sa conscience linguistique à travers la proposition d'énoncés à commenter 44

3.2.1. Variétés régionales du français 44
3.2.2. Succession de phrases en francoprovençal 45
3.2.3. Introduction de la variété occitane 48
3.2.4. Reconnaissance d'un trait phonétique caractéristique 49
3.2.5. Contraste entre le francoprovençal et l'occitan 49
3.2.6. Illustration de la variation du francoprovençal dans les trois pays 50
3.2.7. Repérer les différentes variétés sur une carte géographique 51

3.3. Discussion des résultats 51

Conclusion 55

Bibliographie 57

Sitographie 59

Table des illustrations 60
Table des annexes 61
Table des matières 101

Résumé :

Ce travail s'inscrit dans le cadre d'un projet de politique de valorisation des langues régionales parlées dans la région Rhône-Alpes. Cette recherche porte plus précisément sur une étude de la formation de la conscience linguistique d'un locuteur d'une langue qu'il n'utilise plus au quotidien, en l'occurrence le francoprovençal. L'étude s'intéresse à la vision d'un locuteur originaire de Megève sur des questions d'identité par rapport à sa langue régionale. Plus généralement, elle vise à mettre en œuvre une méthodologie qui permette de récolter des discours de conscience linguistique et les représentations sociales du locuteur envers sa langue locale.

Mots clés :

Francoprovençal ; Conscience linguistique ; Valorisation ; Langues régionales